

Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire

Publication trimestrielle de l'Association des Amis de Jean Mabire éditée par le groupe EDH™
15 route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin - <http://www.jean-mabire.com> - EDH 2010 ©



n° 45



Armand Gérard

Léon Degrelle était Tintin !



Bernard Leveaux

Une jeunesse flamande



Frédéric Van Den Berghe

L'abbé Jean-Marie Gantois



2110 7597

ISSN 2110-7599
France : 5 €



Le Plat Pays de Jean Mabire



En couverture ;
Statue d'Albrecht Rodenbach
à Roulers (par Jules Lagae)

Le Nord provoque une attraction magnétique chez certains êtres, Jean Mabire était sans aucun doute de ceux-ci. Il n'est pas innocent que le parcours de Jean vers le Nord longe les côtes, remontent de la Normandie vers la Flandre voisine, la Frise, le Danemark, la Norvège, retour aux sources ! Mais la Flandre était la plus proche, elle aussi pays des Nordmanns !

C'est ainsi que nous avons approché ce bulletin, refaisant avec Jean le parcours qu'il avait effectué dès sa jeunesse et retrouvé, pas à pas, ces liens qui unissent ces frères de la côte !

Il est profondément regrettable que le second volume des **Grands Aventuriers de l'Histoire** n'est pas été réalisé, y aurait figuré en bonne place ces Éveilleurs de peuples que furent l'**Abbé Gantois** pour la Flandre française, **Cyriel Verschaeve** pour la belge. Oui la Flandre fut grande ! Descendant de l'estuaire de l'Escaut à celui de la somme, s'étendant des Ardennes aux dunes de la mer du nord et de la manche.

C'est vrai, ce qui passionnait au premier chef Jean Mabire, c'était les liens qui unissaient les hommes de ces peuples marins, conquérants, pénétrants et féconds d'un continent que l'on nommera Europe. Jean Mabire éprouve une réelle passion pour cette Europe, au point de s'identifier à elle : Europe Action, Europe Jeunesse ! Sans doute la période la plus vibrante de sa vie. Celle politique qui l'amena à considérer notre Europe comme celle d'un ensemble de Peuples libres capables de réaliser une réelle démocratie sociale et unitaire, celle-ci passait automatiquement par la Jeunesse qui, pour construire son avenir, ne devait strictement rien éluder de son passé, de son Histoire. C'est exactement la mission que remplissent et remplissent encore certains mouvements, celle qui nous est confiée afin de combattre la volonté évidente de dégénérescence et d'anéantissement de notre Peuple.

Ces pages consacrées au plat pays n'abordent pas directement la période d'histoire de la Wallonie que Jean avait traité, à travers l'aventure Degrellienne, la volonté d'expression et d'existence d'un peuple dans une Europe aux cent ethnies. Plus précisément, nous découvrons le sujet Degrellien sous un autre angle à travers un article inédit de Jean Mabire : **Degrelle fut-il Tintin ?** sorti de l'oubli et que nous commente **Armand Gérard**. Certes Degrelle fut Degrelle et Tintin fut Tintin, deux phénomènes étonnants de ce plat pays, ils furent toutefois l'expression d'une jeunesse que certains se permettent de réviser aujourd'hui, les comparer devant être grossièrement incorrect, et pourtant !

Écrivains, poètes Flamands ou Wallons ont beaucoup apporté à l'Histoire ainsi qu'à la littérature de langue française. Jean Mabire l'a rappelé à travers ses neuf **Que Lire ?** parus à ce jour, immense œuvre trop peu connue dans laquelle ces auteurs se taillent une large place. Il les a fait vivre avec la puissance, la réalité qu'aucun n'a jamais su leur rendre : Vous les retrouvez ici en partie. Plus que jamais sans doute, est il nécessaire par la relecture de ces auteurs de s'imprégner de la Grandeur, de l'ingéniosité, de la beauté de ce plat pays, de partager avec eux l'Amour de cette terre.

Par-delà les forces du mal qui se liguient actuellement afin de détruire jusqu'à l'âme de notre Europe, Jean Mabire nous invite à unir toutes nos volontés afin de sauvegarder notre identité, de renouer avec nos peuples frères, de nous rassembler autour de nos bannières pour réaliser définitivement notre rêve, notre Europe aux cents drapeaux !

Bernard LEVEAUX

Adhérez !

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

- ☐ Adhésion simple (ou couple) 20 €
☐ Adhésion de soutien 30 € et plus
Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Tel. _____

Fax. _____

Courriel : _____

@ _____

Profession : _____

Les Amis de Jean Mabire
15 rte de Breuilles.
17330 Bernay Saint Martin



Un éveilleur de peuple, l'abbé Jean-Marie Gantois

En mai 2018, cela fera 50 ans que l'abbé **Jean-Marie Gantois** aura été porté en terre. En terre de Flandre, dans son village natal de Watten, à la frontière de deux des XVII provinces des Pays-Bas, la Flandre et l'Artois. En cette fin mai 1968, l'assistance fut modeste à ses obsèques en regard de la notoriété du personnage. Époque agitée, où les Français pensaient faire la révolution, et où l'essence était aussi rare que les communications téléphoniques. Ceux qui parvinrent à se déplacer étaient les amis. Pour eux, Gantois était « l'Abbé ». Qui était Gantois ? Qu'en reste-t-il de nos jours ?

Jean-Marie Gantois était né le 21 juillet 1904 dans une famille bourgeoise et francophone mais ouverte à la langue flamande ; le père médecin devait s'en servir dans ce village alors majoritairement flamingant ⁽¹⁾, et sa mère avait des contacts avec **Guido Gezelle**, le grand poète flamand du XIXe siècle. Scolarisé à Saint-Omer et Aire-sur-la-Lys, le jeune Gantois y sera confronté aux sarcasmes et insultes dont on abreuvait les jeunes Flamands venus d'Hazebrouck, de Cassel ou de Steenvoorde. Les punitions pour cause de langue maternelle le révolteront. Devenu séminariste, il n'a pas vingt ans lorsqu'il fonde, sur les conseils du chanoine Looten, le **Vlaamsch Verbond van Frankrijk** ⁽²⁾. On peut, sans craindre d'exagérer, dire que ce 7 mars 1924, au Catsberg/Mont des Cats, il fonde le *Mouvement Flamand de France*.

Le but des deux ecclésiastiques est de « décléricaliser » -eh oui ! - un mouvement qui jusqu'alors n'était qu'un aréopage ultra modéré de savants curés et de bourgeois bien pensants, réunis dans un fort honorable **Comité Flamand de France**, fondé en 1853. Une très productive société savante d'ailleurs, directement inspirée par Napoléon III et Prosper Mérimée, mais qui s'était bien gardée, et se gardera encore très longtemps de toute prise de position revendicative, tout au plus des « vœux » ou des « souhaits ».

Gantois voit les choses un peu autrement. La Flandre a un peuple ; une partie de ce peuple parle flamand ; il a une histoire, une culture, et des droits à connaître cette histoire et faire prospérer cette culture. Un programme qui n'est pas du goût, on s'en doute, des autorités de la République-Une-et-Indivisible. A cet idéal, Gantois offre toutes les ressources de sa personnalité forgée lors de solides études (il acquit par lui-même une parfaite maîtrise écrite et orale du néerlandais), toute sa fougue, sa verve caustique qui jamais ne tomba dans la vindicte vulgaire, un indéniable talent de polémiste, voire de pamphlétaire.



Il mène son action flamande dans une période de l'histoire européenne qui n'est pas n'importe laquelle. Entre deux guerres qui sèmeront la dévastation et la mort en Flandre et en Artois, notre continent est confronté à la montée des totalitarismes : Révolution russe, prise de pouvoir par les fascistes italiens puis les nationaux-socialistes allemands, crise économique, Front Populaire, guerre d'Espagne... Au milieu de cet océan déchaîné, pour Gantois il y a la Flandre. Il est absolument impossible de ne pas tenir compte de ces circonstances si l'on veut comprendre l'action de Gantois et de ses amis au sein du *Vlaamsch Verbond*.

L'abbé est d'avis que la Flandre et son peuple ont un génie propre, qu'il convient non seulement de défendre, mais que sa mission et celle du VVF est de « **travailler si modestement que ce soit à la construction du beffroi que les générations élèvent pierre par pierre pour la sauvegarde de nos libertés et l'honneur du nom flamand** ».

Cette construction est opiniâtre et besogneuse ; il faut défendre pied à pied la culture flamande et sa langue face à une francophonie – française et belge – foncièrement hostile. A la même époque, le peuple flamand en Belgique se bat pour obtenir des droits linguistiques élémentaires (administration, justice, armée, école, enseignement universitaire) et le climat est tendu entre les flamingants et l'*establishment* francophone, c'est-à-dire la bourgeoisie flamande francisée, la Cour, l'épiscopat, la presse



francophone bruxelloise et wallonne à la remorque de Paris...

L'épisode de la néerlandisation de l'Université de Gand en 1930 – réclamée par le Mouvement Flamand en Belgique depuis 1847! – fut l'occasion pour la presse française de déverser des tombereaux d'injures sur la culture flamande. Ce ne pouvait être qu'une opération « *pangermaniste* »! Les journaux régionaux ou parisiens étaient dûment informés par leurs chers confrères francophones de Bruxelles (En ce début du XXI^e siècle, cela n'a guère changé!).

Avec ses très modestes moyens, ses publications en français et néerlandais (*Le Lion de Flandre* et *De Tornewachter* ^{(3)*}), il tente de prendre le contrepied. On imagine la disproportion des forces en présence. L'abbé a donc des amis, mais aussi beaucoup d'ennemis, et sa vigilance n'a d'égale que la mauvaise foi, le mépris et l'arrogance de ses contradicteurs.

Quand on lit un livre d'Histoire, on ne lit pas une page sur deux. Il suffit de relire la presse de l'entre-deux-guerres, de l'ardeur jacobine de la gauche à la gréco-latinomanie échevelée d'un Maurras, pour se rendre compte que la tâche du *Vlaamsch Verbond* était tout sauf aisée.

Pendant tout ce temps, la République continuait sa politique linguicide ici comme ailleurs. Ce n'est qu'en 1959 que disparut la dernière inscription « DEFENSE DE PARLER FLAMAND » du mur de l'école communale de Berthen, près de Bailleul. En 1970 encore, on relève à Hond-schoote des punitions pour cause de langue maternelle flamande!

Aujourd'hui, ces mesures de salubrité linguistique sont superflues, caduques. Privés d'enseignement de leur langue et de leur histoire, les petits Flamands sont « normalisés » (c'est le terme employé récemment par le journal *Le Monde* à propos de la disparition du dialecte alsacien à Strasbourg). Plus récemment encore, *Le Figaro* s'émerveillait du sauvetage du français en Louisiane, qui, lui, n'a pas péri sous les coups des *hussards noirs* de la *Great Republic WASP!*

Qui osera dire que le combat de l'abbé Gantois n'était pas aussi légitime que celui des Cajuns de Louisiane? Aujourd'hui encore, en lisant la presse française ou francophone belge, on comprend bien que les grands principes des Droits de l'Homme sont à géographie variable.

Tout ce qui est flamand est nôtre

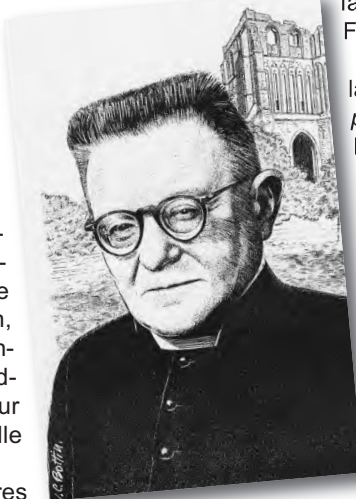
De 1924 à 1939, l'action du VVF est essentiellement culturelle : publications diverses et

variées, contacts avec la Belgique flamande, congrès thématiques, par exemple celui de 1932 consacré au théâtre et aux marionnettes alors qu'en 1931 on s'était intéressé au sort des moulins à vent du plat pays. Certains y voient encore une manifestation d'un nationalisme exacerbé...

Il faut insister sur la ligne de conduite de Gantois : « **Tout ce qui est flamand est nôtre** ». L'article du *Lion de Flandre* après le suicide de Roger Salengro le démontre clairement. Gantois savait gré à celui-ci d'avoir réintroduit dans la capitale des Flandres le drapeau sept fois séculaire qui pavaisera nos rues lilloises, jusqu'à l'arrivée en mars 2001 d'une Madame la Maire, militante de l'épuration vexillologique...

On avait, en 1936, dans la presse parisienne de droite, vomi des fleuves de haine contre celui qui, devenu ministre du Front Populaire, avait osé, de retour à Lille, apporter « *le salut du gouvernement de la République aux populations de Flandre et d'Artois* ». Le portrait du *Ruwart* ⁽⁴⁾ de Lille ornera les murs du siège du VVF, 77 rue de l'Hôpital Militaire à Lille, durant toute l'occupation. N'avait-il pas fait construire le plus haut beffroi de Flandre?

On peut dire que Gantois ratissait large. Quelques lignes du « *filis du peuple* », dans le livre éponyme où Maurice Thorez évoque le soutien que lui apporta la lecture de *Thijl Uylenspiegel* lors de son incarcération, éveilla chez l'Abbé un moment de sympathie. On peut penser que Gantois dut fort apprécier le film (*Till l'Espiègle*) où Gérard Philippe incarne le pur héros du pays flamand, et qu'il fut beaucoup moins charmé par *La Kermesse héroïque* ⁽⁵⁾.



En 1939, Marianne III et sa « Sécurité Militaire » suspendent les activités du VVF. Le seizième Congrès, qui devait traiter de la natalité, n'aura pas lieu (c'était pourtant un thème d'actualité dans une France malthusienne). Ce n'est qu'en janvier 1941 que le VVF reprend son action, qui restera culturelle tout au long du conflit comme elle l'avait été avant. Le souci de l'Abbé est celui de tout militant d'une cause : atteindre le maximum d'auditeurs et de lecteurs. Inlassablement il parcourt nos régions et la Belgique flamande voisine pour porter la bonne parole. Le temps libre ne lui manque pas ; à sa demande, il a été déchargé par l'évêque de Lille, le fameux cardinal Liénart, de toute mission pastorale. La paroisse de l'abbé Gantois compte XVII Provinces : les Pays-Bas. Il propage cette idée non seulement dans les publications habituelles du VVF, mais publiera en français et en néerlandais plusieurs ouvrages qui resteront sinon des références, du moins des sources d'informations inestimables.

Eveiller le peuple

Gantois a tellement usé et abusé de pseudonymes qu'il est vain d'en vouloir faire la liste. Mais son style et ses tournures sont assez faciles à déceler : « Ça, c'est du Gantois ! », on se trompe rarement. Ce péché mignon a l'avantage de démontrer que Gantois ne recherchait nullement la gloire de la publicité de ses œuvres. L'important pour lui était d'éveiller le lecteur. Certains de ses farouches contempteurs ont voulu confondre opiniâtreté dans le combat avec prétention à la reconnaissance publique. Tout le monde ne passe pas son temps à sculpter sa propre statue.

Depuis 1941, le mouvement touche un public beaucoup plus large grâce à un journal hebdomadaire, *La Vie du Nord*, qui officiellement n'a aucun lien avec le *Vlaamsch Verbond*. Sous couvert d'une infinité de pseudonymes, Gantois y publie autant d'articles sur les sujets les plus variés, essentiellement l'histoire et la culture.

Il est cocasse de constater que si, au début, l'illustration pleine première page présentait tel ou tel beffroi, tel ou tel clocher, un moulin ou la récolte des chicons ⁽⁶⁾, des paysans au visage buriné et leurs solides épouses à fichu dans l'air du temps (« *la terre ne ment pas* » !), ces thèmes firent place, à la longue, à d'accortés stars du cinéma ou du théâtre, qui avaient de proches ou lointaines attaches avec nos contrées... Le *marketing* n'avait pas encore été inventé, mais la méthode existait déjà. L'important était la marque de savon que l'on vendait, et le savon était flamand.

Régionaliste, flamingant au sans culturel du terme ⁽⁷⁾, on n'a jamais pris Gantois dans la collaboration politique où toute une frange de l'intelligentsia française s'était fourvoyée. Une fois la guerre terminée, lorsque le VVF et ses dirigeants comparaîtront devant le Tribunal de Lille, dès le 9 décembre 1946, Gantois qui n'avait pas fini cette guerre dans les fourgons allemands en retraite se proclamait « *ni coupable, ni repentant* ».

La République restaurée après l'intermède Pétain (Ah, lui aussi était de chez nous ⁽⁸⁾), pas de chance !), la République, donc, avait des comptes à régler. Un peu trop zélé, certains de ses serviteurs iront par exemple en Bretagne jusqu'à rechercher des « *traîtres* » (nationalistes Bretons) qui avaient déjà été fusillés par les... nazis ! En Flandre, c'était l'occasion rêvée de faire taire tout mouvement enraciné, identitaire dirait-on aujourd'hui. C'était la « *divine surprise* » des revanchards. « *T'as du talent, je n'en ai pas, il faut que ça change !* » disait **Arletty** en parlant de cette période de règlements de comptes.

Le procès

Le procès fut l'occasion, pour Gantois, de s'amuser aux dépens de ses détracteurs. Ses péroiraisons savantes et ses remarques faus-

sement naïves firent les délices du public ou susciterent son hilarité. C'est ce qu'en rapporte la presse de l'époque :

Le Président : *Comment osez-vous dire que Jeanne d'Arc n'était pas française ?*

L'accusé : *Mais bien entendu, Monsieur le Président, ses voix ne lui disaient-elles pas « Jeanne, va en France où c'est grande pitié ». Si elle devait aller en France, c'est que Domrémy n'y était pas !*

Cruel, n'est-il pas ? Et tant d'autres saillies du même tonneau. Dans son réquisitoire, le Commissaire du Gouvernement ne demande rien moins que la peine de mort. Le verdict sera sans commune mesure avec les attentes du Ministère Public et de la cohorte des adversaires et ennemis.

Une pièce remarquable cependant aurait dû anéantir Gantois devant ses juges. On sortit d'une malle de documents abandonnée au Touquet une lettre bientôt connue sous le nom de « *Lettre à Hitler* ». Il s'agissait d'une cinquantaine de feuilles dactylographiées, accompagnées d'une lettre sans signature autographe où Gantois, disait-on, faisait allégeance au Reich millénaire et à son Führer.

Accusation bien plus grave que celles de certains témoins qui avaient entendu dire (par leur concierge ?) que Gantois était destiné à devenir évêque d'Ypres, à moins que ce soit *Gau-leiter* de Flandre « *ou quelque chose de ce genre* ». Des « *élucubrations qui doivent laisser sceptiques les jurés* » note le journal *Nord-Soir*.

Cette fameuse lettre n'eut pas l'effet légal escompté. De toute évidence, le mémoire est une compilation de diverses thèses et articles de Gantois ; on y reconnaît bien son style et ses arguments, largement développés par ailleurs. La lettre proprement dite est d'une telle servilité et obséquiosité qu'elle ne peut être de Gantois. Les connaisseurs y ont vu la patte d'un professeur allemand, **Franz Petri**, spécialiste ès germanité, bien introduit en haut-lieu, et habitué des formules de politesse de ces milieux.

Eric Defoort (Université de Courtrai / KULAK), qui dirigea après la mort de l'Abbé le legs de sa riche bibliothèque, interrogé à ce sujet lors d'un colloque, admit qu'il était bien difficile de faire la part entre ce qui revient à Petri et ce qui est de Gantois. Le débat est clos : on n'a jamais pu prouver l'authenticité de la lettre. Si cela avait été le cas, l'Abbé n'aurait pas échappé au peloton d'exécution. La justice populaire fut en fin de compte bien plus clément. Gantois écopa de cinq ans de prison et en effectuera à peine plus de trois. Finalement, un épilogue judiciaire en rapport avec la minceur du dossier d'accusation.

L'après-guerre

Gantois sortit de prison le 8 octobre 1948, mais restait interdit de séjour dans 17 départements. Bien entendu les 4 du Nord de la France sur lesquels s'étendait l'action du VVF, mais



aussi, -et là, quel aveu pour la République ! - toute la frange périphérique de l'Hexagone : les 5 (oui : 5 !) départements bretons, 3 d'Alsace-Lorraine, 2 de Savoie, les Alpes maritimes, les Pyrénées Atlantiques et Orientales. Total 17. Seule la Corse avait été oubliée parmi les régions où l'abbé cultivait ses relations...

L'Abbé connut alors un exil temporaire dans une contrée qui ne devait vraiment pas lui déplaire : la Bourgogne. Puis ensuite à Brachay, en Haute-Marne. Il mit à profit ses loisirs forcés pour écrire et correspondre avec ses très nombreux amis. Dès 1950, il peut revenir en vacances dans son village de Watten. La rapidité de ce retour à une situation normale est tout de même à porter au crédit de la France : dès 1951, des lois d'amnistie sont votées pour les personnes frappées d'« *indignité nationale* », un concept juridique inventé lors de la Libération/épuration (qui sera aboli par une loi de 1953 qui mettra fin à l'inéligibilité et rétablira les droits à la retraite). Seuls resteront imprescriptibles les « *crimes contre l'Humanité* ».

Un pays européen n'a pas encore entrepris cette démarche plus de 70 ans après ces événements : la Belgique où, au nom de la vertu, on s'obstine à refuser l'amnistie ou la réhabilitation des répréhensibles. Alors qu'en France c'est en 1964 qu'on libère le dernier condamné pour collaboration, on se demande pourquoi la Belgique, toujours si prompte en toute chose à suivre la mode de Paris, refuse cette fois de suivre l'exemple de la France...

La troisième partie de la vie de Gantois, si elle fut plus discrète, n'en sera pas moins active, et même prolifique. L'Abbé ayant renoué avec ses nombreux amis et s'en étant fait de nouveaux grâce au... procès, se relance dans la publication de nombreux articles dans diverses revues françaises, belges ou néerlandaises. C'est l'époque où il collabore à la revue normande *Viking*.

En Flandre même, il prend contact avec un jeune médecin, engagé volontaire en 1944 (donc *clean*, comme on dirait aujourd'hui), **Jan Klaas**, de Saint-Omer, qui deviendra son bras droit dans l'aventure de la résurrection d'un périodique flamand en France : *Notre Flandre*. Car là encore, c'est bien entendu l'œuvre de l'Abbé ; la revue ne survivra pas à sa mort, et le dernier n°, en 1969, est un hommage. Le docteur Klaas, créera alors *La Nouvelle Flandre*, d'orientation plus générale (culture, langue, mais aussi économie, événements sociaux, aménagement) mais qui ne dépassera pas le n° 5.

Une notoriété internationale

Au fil des ans, le caractère de Gantois ac-

cepte de moins en moins ce qu'il considère peut-être à tort comme des compromissions, et il se brouillera avec de gens de bonne volonté qui, de leur, côté, fournissent un travail non négligeable, notamment dans l'enseignement de la langue néerlandaise. Citons ici le **Comité pour la Flandre française**, et son animateur infatigable, **Luc Verbeke**, de Waregem, en Flandre Occidentale belge.

S'il se coupe de certains, l'Abbé conserve de solides amitiés avec d'autres, notamment avec **H.P. Schaap**, avocat juif néerlandais, officier dans l'armée (néerlandaise) des Indes. Très tôt, dès les années vingt, Schaap est membre fondateur de l'association estudiantine nationaliste **Dietsch Studentenverbond**, et il refondra en 1964 l'association **Zannekin** (la précédente avait succombé en 1944) dont le but est de financer et aider par tous les moyens l'idée flamande en Flandre française, notamment la revue *Notre Flandre*.



C'est cette association qui forcera Gantois à accepter un hommage qu'il méritait bien pour son 60^e anniversaire (1964), au château des comtes de Flandre, à Male, près de Bruges. Les messages qu'il reçut à cette occasion lui parvinrent du monde entier, il n'est que de relire le n° spécial de *Notre Flandre* édité à cette occasion. En 1962 déjà, l'année de son retour à Lille à la paroisse St-Michel, il avait déjà reçu la consécration de son apostolat flamand lors de son élection à l'**Académie Néerlandaise** de Leyde, au fauteuil occupé auparavant par deux autres Flamands de France, Camille Looten et René Despicht.

Fin mai 1968, au lendemain de l'enterrement de sa mère, Gantois décède dans des circonstances pénibles. Il ne faut pas cependant évoquer quelque complot trouble comme certains l'ont fait d'un air entendu. Probablement pris d'un malaise lors d'une promenade le long du canal de la Colme, à Watten, il glissa sur la berge et se retrouva à mi-corps dans l'eau, sans qu'on en ait trouvé dans ses poumons. Donc, pas de noyade.

Dieu lui avait accordé de mourir là où il était né, n'était-ce pas une grâce ? Dieu est d'ailleurs facétieux, Lui qui avait fait naître Gantois un 21 juillet (9), ce qui ennuyait beaucoup celui-ci, rappela l'âme de son prêtre wallon et ennemi intime de Gantois, l'abbé **Jules Mahieu**, grand napoléonomane, le 11 juillet ⁽¹⁰⁾ 1968. Espérons que le paradis est assez vaste pour qu'ils ne se rencontrent jamais.

Il faudrait des thèses universitaires pour rendre compte de l'action de l'abbé Gantois, et évaluer son influence, et son héritage. S'il est impossible de transposer toutes ses idées à l'époque actuelle, c'est que le monde change



et évolue, que bientôt un demi-siècle nous séparera de sa mort. Si les *soixante-huitards* font déjà figure d'anciens combattants, que dire d'un homme dont l'essentiel de l'action se situe dans l'entre-deux-guerres ?

Que reste-t-il de l'Abbé ? Et bien ses écrits. Un proverbe flamand dit « *Wie schrijft die blijft* » (Celui qui écrit reste présent). Chacun peut faire son miel, critiquer, apprécier, apprendre, découvrir, voire même rejeter, mais juger sur pièces. C'est sur ce principe que repose l'honnêteté intellectuelle. On voudra bien, dans cet océan d'écrits, méditer sur ce que l'Abbé disait de l'Europe (voir encadré). Munis de ce viatique, partons à la découverte de notre passé, imaginons notre avenir, la tâche est grande. Il y a encore des beffrois à construire.

Frédéric VAN DEN BERGHE

Notes

- (1) de langue flamande
- (2) Ligue des Flamands de France
- (3) *De Torrewachter*: Le guetteur de la tour
- (4) *Ruwart*: mayeur, bourgmestre, maire.
- (5) Film de Jacques Feyder, 1935, qui, à l'inverse du film de Gérard Philippe, présente une Flandre couarde sous le joug espagnol.
- (6) endives
- (7) de conscience flamande
- (8) Le Maréchal Philippe Pétain est né le 24 avril 1856 à Cauchy-à-la-Tour, en Artois.
- (9) Fête Nationale belge, à la date de la malheureuse dislocation des Pays-Bas en 1830.
- (10) Fête Nationale flamande, à la date de la Bataille des Eperons d'Or de 1302.

L'Europe

« Vain mot, l'Europe, si celle-ci n'est fondée sur le respect de l'individualité de chacune de nos ethnies, de chacune de nos communautés populaires, si elle doit être autre chose que l'harmonieuse association organique de nos particularismes conjoints et fédérés, si elle tend à autre chose qu'à assurer et garantir la protection, le développement, l'épanouissement des valeurs culturelles et humaines de chacune de ses composantes.

Une Europe n'est digne de notre intérêt, elle n'est digne d'elle-même que si elle est, honnêtement, loyalement, sans arrière-pensée, l'Europe des peuples, l'Europe des ethnies.

La pierre de touche de la sincérité, de la pureté d'intention, plus simplement même de la bonne foi et de la bonne volonté de ceux qui prétendent « faire l'Europe », c'est la position qu'ils prennent à l'égard des communautés ethniques soumises à leur pouvoir, c'est le sort qu'ils réservent dans leurs projets et perspectives aux collectivités nationales relevant de leur autorité, c'est la place notamment qu'ils ménagent, dans leurs plans, aux groupes ethno-culturels situés à leur périphérie et voués par un naturel destin à constituer un pont vers les pays frères ou apparentés, vers l'ensemble du monde néerlandais, scandinave, celtique, basque, catalan, roman, germanique.

Etre « Européen », autrement que de façade et de faconde, c'est de travailler de mettre nos pays en état de remplir leur mission, en leur fournissant les possibilités de développer leur être propre et de faire rayonner leur génie. »

Jean-Marie Gantois,
extrait du discours de Male, 13/09/1964





L'amitié Flandre/Normandie

Le 21 mai 2003, lors d'une soirée de camaraderie organisée par l'association Terre & Peuple à Gruson, près de Lille, Jean Mabire remettait à notre ami Georges De Verrewaere la brochure « L'amitié Flandre Normandie » avec la dédicace « Pour Georges De Verrewaere, cet article de mon ami l'abbé Jean-Marie Gantois ». Ce long article de l'abbé Gantois formait le supplément au n° 6 de Viking, cahiers de la jeunesse des pays normands d'octobre 1950. Nous en reproduisons ici un grand passage.

AW

[...] « S'il est deux pays entre lesquels il apparaît aisé de faire régner un climat d'amitié et de coopération, ce doit bien être la Normandie et la Flandre, ce dernier terme étant pris, comme il était d'usage courant en langue française, pour l'ensemble des XVII Provinces des Pays-Bas.

Pour constater entre les deux peuples une inimitié, il faut remonter bien haut dans le cours des siècles, jusqu'aux années où le comte de Flandre et le duc de Normandie étaient en lutte pour la possession de l'embouchure de la Somme ou lorsque Guillaume Cliton, ce courtisan normand que le roi de France voulait imposer comme comte de Flandre, périssait sous les coups de Nicaes Berlunt et des communiers devant Aalst.

L'histoire des relations flandro-normandes compte des pages plus heureuses. Elle nous montre les souverains étroitement alliés. Le comte de Flandre Baudouin Ier Bras-de-fer avait enlevé Judith, fille de Charles le Chauve. Pour contraindre celui-ci à admettre ce mariage, le gendre expéditif entama des négociations avec le duc de Normandie. Devant la perspective d'une attaque des deux puissances coalisées, le Carolingien céda.

Deux siècles et demi plus tard, une nouvelle aventure matrimoniale créa une nouvelle occasion de rapprochement entre les deux pays. Guillaume le Bâtard épouse la fille de Baudouin V de Lille, qui était le plus puissant prince d'Occident. Mathilde ne fut pas la seule en Flandre à s'associer à l'épopée de la Conquête. Un spécialiste de l'histoire d'Angleterre qui n'est point accoutumé de rendre à la Flandre un excès d'honneur, M. E. Perroy, reconnaît « la part prépondérante que des aventuriers et des contingents flamands jouèrent dans l'expédition de 1066 » (Revue du Nord, t. XXVIII, 1946, p. 63).



La flotte de débarquement était, en grande partie, composée de vaisseaux flamands. De nombreux seigneurs de Flandre prirent part à l'opération. Des gens du peuple en masse se joignirent à eux : plus d'une haute et riche famille de l'aristocratie anglo-normande descend de quelque tisserand ou garçon brasseur d'une bourgeoise commune flamande.

L'historien ne peut rester indifférent devant le fait symptomatique que se sont engagés en nombre dans l'armée flandro-normande chevaliers, bourgeois et vilains de la côte du Boulonnais, où de nombreux noms de lieu (en - nesse et en - creek entre autres) sont étroitement apparentés à la toponymie normande, et qui avait été peuplée jadis par des navigateurs scandinaves dont le chef est appelé dans les chroniques françaises « Sifrid le Danois ».

La participation des Flamands à l'invasion et à la prise de possession de l'Angleterre a fait l'objet de travaux sérieux tels que ceux de Gantrel : *Mémoire sur la part que les Flamands ont prise à la Conquête de l'Angleterre par les Normands* (1840) et de R.H. George : *The contribution of Flanders to the conquest of England* (1926).

La tapisserie de la reine Mathilde

Tout ce passé, sans qu'il soit besoin de recourir à des sources aussi savantes, revit à la mémoire des Flamands qui, à l'ombre de la lanterne de la grandiose cathédrale, à côté de l'école de dentelle qui est, avec celle de Bailleul, la seule de cette nature fonctionnant en France, admirent la tapisserie fameuse à laquelle la tradition attache le souvenir et le nom de la Reine Mathilde. Cet inestimable document a bénéficié, il y a quelques années, d'un renouveau d'intérêt dans la presse des Pays-Bas, qui lui a consacré de nombreux articles. On ne peut s'empêcher de trouver extraordinaire que pas un seul de ces organes, à notre connaissance, n'ait, à ce propos, rappelé que cette duchesse de Normandie et reine d'Angleterre n'est autre que Mathilde de Flandre. Ajoutons pourtant que ces articles font état, très opportunément, des travaux, généralement passés sous silence dans les milieux « de francigène locution », de Herbert Jankuhn et Werner Hager.

D'après le professeur Jankuhn, préhistorien à qui l'on doit les fouilles de l'ancien établissement scandinave viking de Haithabu, la tapisserie de Bayeux constitue une représentation

graphique idéale et particulièrement fidèle d'une Saga royale type. Les scènes mettent en évidence non seulement la joie au combat qui animait les guerriers, mais aussi l'estime chevaleresque qu'ils portaient à l'adversaire. Les figures d'animaux représentées en frise sur les bords n'ont pas uniquement, comme il paraît à première vue, une fin ornementale : considérées dans l'ensemble de la composition, elles tirent leur sens de la mythologie germanique à laquelle elles sont pour la plupart empruntées.

W. Hager, dans son ouvrage *Das geschichtliche Ereignisbild*, montre aussi que les auteurs de la tapisserie, dans l'intention de justifier aux yeux de ses sujets l'entreprise du Conquérant, ont eu recours, pour faire impression sur « l'opinion », aux thèmes usuels de la tradition nordique, qui conservaient leur prestige et leur puissance d'évocation près des contemporains. C'est dire que l'intérêt documentaire de cette pièce unique dépasse encore sa valeur artistique.

Les Flamands en Normandie

Depuis Mathilde de Flandre, l'émigration flamande a coulé comme un flot continu vers les terroirs normands. L'apport des Flamands au peuplement du Cotentin n'a pas été mince, et plus d'un toponyme en témoigne encore. Le lieu-dit *Les Flamands* (*Roche des Flamands*, *Basse des Flamands*, *Fort des Flamands*...) à l'est de Cherbourg, a acquis une célébrité nouvelle lors du débarquement de juin 1944, et sur la côte occidentale de la péninsule, l'un des sites les plus impressionnants de ce paysage rocheux s'appelle *Flamanville*.

Les patronymes thiois les plus colorés : *De-groote*, *Van Moé*, *Van Effenterre*, *Willaert*, *Beckaert*, *Van Lerberghe* et *tutti quanti*, sans compter les innombrables *Leflamand*, *Leflameng*, *Deflandre*, apparaissent à l'état-civil des diverses régions normandes, dans les professions et les milieux les plus variés. Rien de surprenant à ce que *P.-R. Wolf*, situant un de ses romans dans une petite ville textile de Normandie, y range parmi les acteurs une dynastie de *Vanutten*. C'est surtout vers les campagnes que le « trek » des Flamands a pris, depuis la première guerre mondiale, les proportions d'une véritable migration de peuple. Toute une littérature a été consacrée, en Flandre, à cette question. Les études les plus neuves sont sans doute celles de MM *Yvo Van Acker* et *Jules Mercier*, qui interprètent du reste de façon assez différente les statistiques de l'émigration agricole flamande en Normandie.

Cet exode ne se distingue pas seulement par le nombre, mais aussi par la qualité. Les Thiois ne sont pas rares qui ont marqué dans la vie culturelle de leur patrie adoptive. Le Grand Coutumier de Normandie est l'œuvre du Néerlandais *Maucael*. Le Dunkerquois *Jean-Baptiste Descamps* (1714-1791), auteur d'ou-

vrages précieux comme la *Vie des peintres flamands, allemands et hollandais*, et le *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant* (Rouen 1769), fonda l'école de dessin de Rouen et fut l'animateur de l'activité artistique de la métropole normande. L'Académie de Rouen attirait récemment l'attention sur « l'œuvre rouennaise » du peintre verrier *Arnould de Nimègue*.

C'est surtout sur le renouveau spirituel normand contemporain que l'influence de l'apport flamand s'est révélée féconde. Le mélange du sang flamand et du sang normand paraît avoir été particulièrement heureux. C'est un fait de constatation objective que le sang thiois, non seulement du reste en Normandie, mais en Bourgogne, en Lorraine, en Ile-de-France, dans les Lyonnais même, en Bretagne également, partout, bref, où il s'est uni à un autre sang d'origine nordique, semble avoir agi comme un réactif qui décèle, dans un composé, l'élément originel, come un ferment qui contribue à réveiller la conscience ethnique.

L'un des premiers folkloristes qui se soient intéressés aux chansons populaires normandes est *Meynaerts*, de La Ferté-Macé. [...]

Louis Beuve, fils de Jeanne Waesgelynck

Louis Beuve était le fils de Jeanne Waesgelynck, de Dunkerque. *Mait' Louis*, en termes émus, se plaisait à évoquer sa mère, beauté blonde dont s'était engouée la cour de Napoléon III, et à reconnaître tout ce que lui doivent son talent et sa vocation. Lent à prendre la plume, il savait, une fois qu'il s'était mis aux confidences, écrire, de cette haute écriture qui trahissait au premier coup d'œil l'aristocrate de la pensée, de longues lettres pleines de détails typiques et d'aveux savoureux. Ainsi nous a-t-il honorés de ses confessions qui comptent parmi les documents les plus révélateurs dont il nous ait été donné de prendre connaissance.



S'il était devenu sensible à tout ce que le patrimoine normand charrie d'hérités nordiques, ce fut, nous expliquait-il, par le travail, inconscient sans doute mais profond, d'affinités acquises de par l'ascendance maternelle. La parenté entre le langage de Jeanne Waesgelynck et les vocables nordiques dont est truffé le dialecte du Cotentin éveillait en lui l'écho assoupi d'un lointain cousinage. Les « Bretons de Mortain », précisait-il, ne comprenaient pas cette langue. Georges Blachon, qui fut sous-préfet de Mortain, confirmait ce témoignage. Ces termes familiers, ajoutait le poète du Bauchoth, je les ai mieux compris lorsque j'ai vu qu'ils avaient chacun leur répondant en leur



douplet dans la langue de ma mère. La *canne* de Villedieu-les-Poêles, c'est la *kanne* des fermières de Flandre. Le *jouquet* « qui permet à la servante de porter les seaux de nourriture aux bestiaux qui sont dans les étables ou de rapporter le lait qu'elle a été traire dans les près » (St. Chauvet, *La Normandie ancestrale*, p114) s'appelle en flamand *jok*, et le mot est passé sans changement dans le « français régional » du Nord de la France. *Bruman* n'a pas de secret pour qui connaît *bruid* et *man*. La *mauve* est de la même famille que la *meeuwe* (mouette). *Godifliche*, qu'affectionne Flaubert, parle à l'esprit du Flamand qui sait ce que signifient *God* et *vis*. Quant à la *Méloquerie*, lieu-dit de Saint-Sauveur-le-Vicomte cher à Barbey d'Aurevilly, c'est bien plus que le haut-allemand *Molkerei*, le néerlandais *Melkerij* (laiterie) qui en fournit la clef.

Louis Beuve ne se bornait pas à nous envoyer sur ces analogies linguistiques des lettres. Il nous encourageait à redevenir sans cesse davantage nous-mêmes par l'extérieur comme par... le contenu : « Vous devriez bien inciter vos chers Flamands à ne donner à leurs enfants que des noms de baptême bien flamands, afin de les éloigner le plus possible de la latinité commune, prendre les noms des saints et de saintes parmi ceux de vos diocèses. » (*Le Lion de Flandre*, 1936, p. 179).

Sur le terrain de l'action pratique, Louis Beuve put expérimenter que la fraternité flandro-normande n'est pas un vain mot. L'un de ses collaborateurs immédiats dans l'organisation des célèbres *Fêtes du Millénaire Normand de Coutances* (1933) et de l'annuel *Souper des Vikings* fut le Coutançais Joseph Bossuyt, au nom racé (Bossuyt, en Flandre, est à la fois patronyme et toponyme).

La grand'mère de La Varende

Il y a longtemps que la critique flamande a pressenti en La Varende un élément flamand sous-jacent : « L'écrivain quasi-raciste normand Jean de La Varende multiplie trop les allusions aux Flandres pour qu'il leur soit tout à fait étranger » (H. van Byleveld. *Jusqu'où s'étendent en France les Pays-Bas*. Anvers, 1941). Cette présomption explique sans doute pour une part le considérable succès que l'auteur de *Pays d'Ouche* a remporté en Flandre, dans les milieux mêmes qui n'ont pas la réputation d'être accueillants outre mesure à ce qui vient du... Sud. Pour caractériser, par exemple, un visage pénétré de spiritualité, « toujours émouvant de foi et de sacrifice personnel », il ne trouve pas de comparaison plus éloquent que celle-ci : « un pur visage des Flandres », et ce spécialiste ès-connaissances maritimes salue en Ruyter, le « dieu naval du XVII^e siècle », et dans les *capres* flamands les maîtres de tous les « *lyriques de la mer* » et de tous les « *industriels de la marine* ». S'étonnera-t-on de cette prédilection et

de cette constante direction de la pensée ? L'écrivain nous en donne lui-même l'origine, et il n'y aura pas d'indiscrétion à verser ce document à notre dossier :

« Ma grand'mère était flamande. J'ai gardé en moi un sentiment profond pour les Flandres, dont le vocable détermine en moi une ampleur d'une richesse et d'une vastitude somptueuses. Je n'ai rien connu de cette grand'mère... Je lui ai cependant beaucoup de reconnaissance, persuadé que ce que j'ai de meilleur lui appartient. Les rudes marins et soldats que furent les miens se sont affinés par le mélange flamand. »

Adolphe Van Bever

Si Adolphe Van Bever est né à Paris, il descendait par son père d'une famille gantoise d'origine hollandaise et, par sa mère, d'une lignée normande de Bonsecours. Son ami et collaborateur Paul Léautaud révèle des traits curieux de son atavisme. Ce Thiois mâtiné de Normand fut l'un des auxiliaires les plus utiles de la renaissance littéraire des provinces de France. Il n'a certes pas négligé la Normandie dans son effort. *La Normandie vue par les écrivains et les artistes* (Paris, Louis Michaud) et le chapitre consacré à la Normandie au tome III de son principal ouvrage : *Les poètes du terroir du XV^e siècle au XX^e siècle* (Paris, Delagrave) sont des instruments de travail indispensables, ne serait-ce que par les indications bibliographiques qui s'y trouvent rassemblés. Pour nous limiter à un seul exemple, la notice sur L. Beuve dans *Les poètes du terroir* demeure jusqu'à présent ce qui est paru de plus précis et de plus complet sur le grand poète dialectal. Le docteur Stephen Chauvet, dans sa *Normandie ancestrale*, ne peut que se référer sur ce point à Van Bever. Quant à l'esprit de cette anthologie, une brève citation suffira à le caractériser :

« Qui prédira les destinées de l'antique Neustrie ? On nous affirme que les descendants des Wikings gardent intacts le culte des ancêtres. Nous voulons le croire. On dit aussi qu'ils ont cette grâce mélancolique propre aux habitants de nos côtes septentrionales, aux marins, aux pêcheurs, aux petits-fils de corsaires. Puisse cette disposition de génie traditionnel se fortifier en eux, et à mesure que l'esprit moderne, centralisateur, envahit nos campagnes, féconder un art en rapport avec nos idées, nos sentiments, notre sensibilité propre... Cette vertu des races privilégiées..., à elle seule, elle est la poésie tout entière des peuples du Nord : celle d'aujourd'hui, celle de demain. »

Un service non moins important a été rendu aux lettres normandes par Gérard Walch (mort à Amsterdam en 1931), qui a publié dans son *Anthologie des poètes français contemporains* (Leiden, Sijthoff ; Paris, Delagrave) les textes majeurs de Charles-Théophile Féré et de Georges Normandy qui, sans cela, seraient demeurés hors de notre portée.

L'intérêt que les Thiois portent à la Normandie ne date pas d'hier. C'est un Flamand qui, au XIII^e siècle, écrit *Li Estore des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre*, chronique des événements de Normandie de 876 à 1220. An
toine Prévost d'Exiles, de Hesdin, le fameux
abbé Prévost, compile une *Histoire de Guil-*
laume le Conquérant qui, à vrai dire, lui procure
moins la renommée que les *Mémoires d'un*
homme de qualité et que *Manon Lescaut*. [...]

La couronne de l'Occident

Pour pousser jusqu'à nos jours, il semble bien que le premier organe indépendant de la presse internationale qui ait salué la naissance de **Viking** ait été *De Vlaamse Linie* qui lui a consacré, le 10 juin 1949, un important article : *Le concert de l'amitié Flandre-Normandie*. L'hebdomadaire bruxellois terminait par ces lignes non équivoques :

« Nous ne pouvons que féliciter ces jeunes Normands de leur courageuse entreprise et souhaiter à celle-ci plein succès. En ces temps, il n'est certes pas dépourvu d'intérêt que tous les peuples qui composent la couronne de l'Occident reprennent conscience d leur nature et de leur mission ».

Dans ce concert de sympathie, les voies normandes n'ont jamais manqué de répondre à celles de la Flandre.

Viking même a mis en relief comment l'abbé de Saint-Pierre, dans son *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe* (1713), suggérait que l'Union Européenne devrait se faire sur le modèle des Provinces-Unies et avoir son centre à Utrecht où, du reste, il écrivait et éditait son ouvrage : les Pays-Bas, estimait-il en effet, ne constituent-ils pas ce qu'aujourd'hui on nommerait la plaque tournante de l'Europe ?

C'est l'abbé Cochet, l'auteur de l'inappréciable *Normandie souterraine*, qu'est dû l'ouvrage classique et qui n'a point vieilli sur la plus fameuse des « antiquités mérovingiennes » des Pays-Bas : *Le tombeau de Childéric Ier* (1859). [...]

Parenté spirituelle

G. Segaut, né à Fécamp d'une famille originaire de Bourgogne, mais qui, par attachement à son berceau, n'a voulu être connu en littérature que sous le nom de Georges Normandy, a chanté les *lage landen aan de zee* en des termes qui trahissent l'intensité de son sentiment nordique :

C'est Anvers, ses mats roux, ses quais bleus,
- c'est la mer !

Brussel aux fins clochers, vague dans un halo.
Une gravité douce est inscrite aux visages :
Vie intense et placide en qui fleurit et reste
L'âge des géants morts qui stupéfient les âges.
Et c'est la plaine encor, lumineuse et sereine :
Toits de tuiles, moulins au grand geste attirant.

C'est la Hollande qui s'affirme et qui s'érige,
C'est le Nord glorieux, superbe et triomphal !
Le Nord qui rêve et qui crée...

Les Normands qui restent fidèles à leur nature propre ne peuvent qu'être conscients de leur parenté spirituelle avec les Flamands. Ch. Th. Féret ne nous a pas seulement laissé, parmi un grand nombre d'œuvres en vers et en prose, *La Normandie exaltée* et *Frère de Norvège*, mais encore un recueil de poèmes : *Louvain*, qui date des dernières années du siècle précédent. Il entretenait les relations les plus cordiales avec les Flamands, qu'il encourageait à travailler à la renaissance culturelle de leur peuple. Lorsqu'en 1927 l'abbé Marcel Janssen fut élu correspondant de langue flamande de l'*Académie de Province*, le skalde de Quillebeuf, qui y siégeait lui-même, embouchait la trompette pour célébrer l'antique idiome thiois, saluer son renouveau littéraire et féliciter les mainteneurs et défenseurs de leur *volkswezen*. Le 12 février 1904 déjà il exposait son programme à G. Walsch qui le reproduit en fac-similé d'autographe : « J'ai écrit ces vers... pour rendre à notre peuple la conscience de son identité superbe... Les Flamands sont nos frères, au moins nos cousins. Ils nous aideront. »

Dès 1860, le Dunkerquois J-J Carlier, présentant le 8 septembre au Congrès scientifique de Chebourg un rapport : *Flamands et Normands. Aperçus historiques*, inséré ensuite dans les *Annales du Comité Flamand de France* (t. V, pp 384-398) faisait appel à une collaboration flandro-normande :

« Plus nous étudierons l'histoire de nos diverses provinces flamandes et normandes, avec les lumières que l'archéologie et la philologie moderne nous prêtent, plus nous trouvons de raisons de nous rapprocher, de nous serrer frères et enfants d'une même famille. »

Le mouvement littéraire qui s'épanouit à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle sous le signe du régionalisme fut l'occasion d'un rapprochement sensible. P. N. Roinard, de Neuchâtel-en-Bray, dirige le mouvement des *Septentrionaux* : il s'assimile tellement le Nord

que le Lillois A.M. Gossez le fait figurer à côté des Flamands, des Artésiens et des Picards dans son florilège des *Poètes du Nord* (1902).

Gossez lui-même s'établit au Havre, où il anime le groupe des XXX (artistes et littérateurs





normands). Il y rédige à partir de 1905, en équipe avec un autochtone Robert de la Ville-Hervé, la revue *La Province*, aux éditions de laquelle il publie par surcroît, en 1908, son recueil *Les Provinces Poétiques. Le Beffroi*, dont il fut avec Léon Boquet, dans sa ville natale, l'un des fondateurs et qui a marqué son empreinte sur la vie intellectuelle de sa province, révèle à la Flandre le poète normand Roger Allard. [...]

Verhaeren

Le 21 mars 1912, *journée d'amitié flandro-normande*, dont le *Bulletin de la Société Normande de Géographie* (1912, 2^e cahier, pp 97-133) nous a conservé le souvenir, Mme Eli de Wissocq, une artiste flamande qui fit carrière à la Comédie Française et à l'Odéon, et qui dans son poème *Les mains tendues* a déjà chanté autant que son terroir natal, sa patrie normande d'adoption, entretient le public rouennais de l'*Ame Flamande*. Il est peu de pages sur la Flandre qui soulèvent avec une telle force le souffle patriotique. Dès l'exorde, elle place ses auditeurs *in medias res* : « *Le Flamand de pure origine se sentira moralement plus proche d'un Scandinave que de l'habitant des pays limitrophes* ». Elle demande aux Normands de sympathiser avec le mouvement flamand : « *On ne peut qu'approuver la lutte soutenue par l'abbé Lemire à la Chambre pour le maintien de la langue flamande, car elle garde des traditions enviables entre toutes. Changer à la Flandre sa langue, ce serait changer un peu de son âme ; je vois bien tout ce qu'elle y perdrait et rien de ce qu'elle pourrait y gagner* ». Albert Faroux, qui répond à la conférencière, se met à son unisson pour célébrer ce « *fier petit peuple* » et se réfère à Verhaeren dont les vers évoquent à notre esprit la cathédrale de Rouen, noyée dans les brumes de la Seine, aussi bien que Notre-Dame d'Anvers amarrée aux rives de l'Escaut.

Le président de la *Société Normande de Géographie* présentait-il que le poète de Sint-Amands-aan-de-Schelde serait fauché brutalement par la mort dans la capitale normande ? Verhaeren aussi bien venait de préfacer les poèmes de Francis Yard (de Poissy) *L'An de la Terre* (1906) qui est un hymne en l'honneur du terroir normand.



Les années passeront, et une guerre. Lorsque Raymond Postal, de Caen, entreprend, en faveur de l'Alsace brimée par le jacobinisme, l'œuvre d'intelligence et de générosité dont l'honneur rejaillit sur la Normandie et qui nous valut de si fiers livres, il cherche aussitôt contact et liaison avec la Flandre et trouve à Lille chez le chanoine Looten une pensée-sœur et une aide fraternelle. [...]

L'âme des derniers Vikings

Quelques années plus tard, l'hebdomadaire lillois *La Vie du Nord*, sous la rubrique *Un Normand vous parle*, publie un courrier de Normandie des plus instructifs et des moins communs : « *L'étranger... ignorait le plus souvent... cette extrême pointe de notre continent, splendeur de solitude sauvage qui ne pouvait pas ne pas émouvoir ceux d'entre nous qui ont conservé, dans leurs veines, une goutte de sang viking... , cette surprenante forteresse qui porte encore le nom de Hague-Dycke... où nous entendrons, la nuit, gémir l'âme invengée des derniers Vikings.* »

Cette communauté de sentiment n'appartient pas seulement à un passé ancien ou récent. Dès son premier cahier, **Viking** marquait quel prix il attache à l'amitié des peuples des « bas pays au bord de la mer ». Dans son premier numéro également (avril 1950), l'excellent organe de jeunesse flamand *Het Pennoen* donnait la parole dans sa rubrique européenne à un jeune Normand Rolf R.H.

L'amitié flandro-normande a vraisemblablement de beaux jours encore en perspective. D'adversaires, elle n'en compte que parmi les fanatiques de la centralisation. Ce serait mal connaître les maniaques atteints d'*hypercentralite* que de supposer qu'ils considèrent avec indifférence la fraternisation de nos deux peuples. Les ennemis de toute originalité ethnique et de tout réveil populaire ne peuvent que voir d'un mauvais œil les efforts des divers pays d'Occident pour rester eux-mêmes et réaliser leur destin. Ces chauvins ont essayé par exemple de prendre prétexte de l'immigration de paysans flamands en certaines régions normandes plus atteintes par le dépeuplement pour exciter les autochtones contre les nouveaux venus, confondus avec des *horzains* de Beauce ou de la « Capitale ». Les jacobins de *Je suis partout* - « *il n'y a pas seulement des jacobins de gauche, il y a aussi des jacobins de droite* » répétait le félibre fédéraliste L.X. de Ricard - se sont particulièrement distingués dans ce jeu qui est dans la plus pure tradition de l' « Unéindivisible ».

Le délégué à la propagande de Vichy Robert Andriveau, notamment, s'était mis en tête dans ce moniteur de la « *Révolution Nationale* » (sic) d'ameuter les Normands contre les « Belges » : « *Ils préfèrent la bière épaisse au cidre* » (*Je suis partout* 1^{er} octobre 1943). Si



cher que soit aux Normands le *bauchet*, leur prédilection pour la boisson nationale ne va pas, imagine-t-on, jusqu'à leur faire jeter l'anathème contre la cervoise de leurs ancêtres norrois. Les deux liqueurs sans doute peuvent se partager sans exclusive des goûts de Nordiques. L'argument en tout ça nous paraît assez mince pour justifier l'ostracisme contre des cousins issus pour une bonne part des mêmes Saxons qui peuplaient le *Littus Saxonicum*, depuis les polders de Frise jusqu'au rivage des *Sassones Bajocenses*.

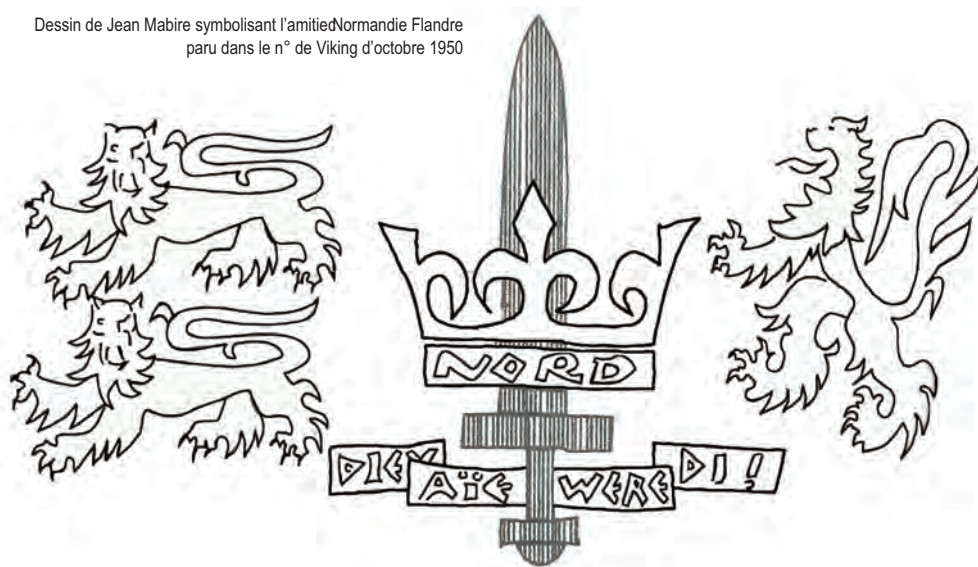
Les Pays Normands n'ont jamais eu, ce me semble, à se plaindre de l'apport des Pays-Bas. Les notes, résumées dans ce rapide exposé [...] permettent au contraire de se rendre compte de la fécondité de cette alliance. Le sang thiois n'est pas de ceux qui risquent de contaminer

l'organisme normand. Celui-ci s'en accommode parfaitement. Aux élections municipales de 1947, le plus jeune maire de Normandie... et de France, n'était-il pas Jérôme Bossuyt, placé par le choix de ses concitoyens, à l'âge de 23 ans, à la tête de la commune se Neuilly-sur-Eure ?

Les querelles fratricides sont un luxe que ne permet plus le tragique de ce temps. le devoir présent est de souligner ce qui unit, non ce qui divise, et de défendre d'une même volonté et d'une volonté unanime ce qui caractérise « notre monde » barbare et fier, ce qui constitue l'europe des « fils de rois ».

Joris-Max Gheerland
(Jean-Marie Gantois) 1950

Dessin de Jean Mabire symbolisant l'amitié Normandie Flandre
paru dans le n° de Viking d'octobre 1950



Message du Président de l'aajm

Ne voyant pas de bulletin leur parvenir à l'équinoxe de printemps, de nombreux amis se sont inquiétés à juste titre de savoir s'ils étaient à jour de leur cotisation.

En effet, nous aurions dû vous prévenir que depuis cette année nous avons pris la décision de ne faire paraître que **deux bulletins** (aux solstices). La parution de quatre bulletins par an aurait nécessité d'augmenter la cotisation annuelle de façon significative, hors nous avons estimé, lors de notre réunion du bureau, que nous préférons entretenir la fidélité de « tous » les amis de Jean Mabire sans les assommer par une cotisation élevée afin de les conserver parmi nous.

Nos bulletins, nous en sommes assurés par vos témoignages, restent et resteront de bonne qualité et, à défaut de quatre bulletins par an, nous essayerons de faire en sorte qu'ils en soient plus riches.

Assuré de votre compréhension et de votre fidélité à notre ami commun.



Le Président, **Benoît Decelle**



Une Jeunesse Flamande: les Mouvements de Jeunesse

Le début du siècle dernier voit la naissance de mouvements de Jeunesse en Europe. Si l'on peut citer le mouvement *Wandervögel* en Allemagne qui exprime une certaine volonté de rupture avec l'ordre bourgeois existant et par là une volonté de renouer avec les traditions populaires, dans d'autres pays telle la Flandre, l'éclosion de mouvements de jeunesse prit des allures différentes en fonction des profils philosophiques et religieux des inspireurs de ces mouvements. Qu'il soit catholique alors le mouvement se référence au scoutisme de Baden Powell gardant un idéal chevaleresque. Nationaliste, il cultive ce lien indissoluble qui existe entre les générations : Fidélité aux ancêtres et à leurs usages, chants et danses populaires, fidélité à leur Terre. L'identité flamande est toutefois omniprésente dans tous les mouvements et ceux-ci se réfèrent bien souvent au *Blauwvoetrij* du dix-neuvième siècle qui est pour eux une grande source d'inspiration.

Le *Blauwvoet* est cet oiseau migrateur aux pattes bleues. Oiseau proche de la mouette qui rappelle ainsi la vocation maritime de la Flandre avec ses ports ouverts sur la mer du Nord mais aussi son esprit de liberté et d'invincibilité. Le cercle qui parfois entoure l'oiseau représente le soleil « Sol Invictus ».

Le révélateur de la Conscience Nationale Flamande fut sans doute **Hendrick Conscience** avec son ouvrage : *Le Lion de Flandre* en 1872, réédité il y a peu par Yoran Embanner, il rendit à un peuple très pauvre, sa dignité et sa fierté à partir de son Histoire, également sa dimension Nationale au niveau Européen.

C'est le poète **Albrecht Rodenbach** qui inspire d'une façon romantique un certain esprit de révolte commun aux *Wandervögel* allemands, ces « oiseaux migrateurs ». L'oiseau bleu est récupéré peut on dire par **Ernest van den Hallen** qui crée un mouvement dénommé : *Algemeen Katholiek Vlaams Studentenverbond* (A.K.V.S) ligue des étudiants catholiques flamands, et qui lui donne une inspiration radicale mais aussi non conformiste.

Indéniablement le catholicisme s'impose en

ce début du XXe siècle, l'église ayant une très grande influence en pays flamand, toutefois le lien commun aux mouvements de jeunesse, outre les activités de terrain, est le flamingantisme, expression linguistique de l'identitarisme de ce peuple.

L'importance des jeunesses socialistes n'est certes pas négligeable en cette époque mais ce situe à l'opposé de certaines conceptions des autres mouvements, par exemple par son antimilitarisme affiché ainsi qu'un intérêt très orienté vers la formation au socialisme et par la même de cadres du Parti ouvrier belge. Ces options les éloignent des motivations premières des autres mouvements de Jeunesse, motivations que l'on peut qualifier de conscience « anti progressiste » qui va dominer le rapport sociétal avec le passé.

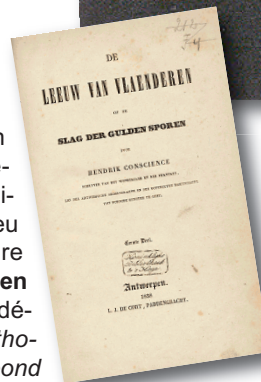
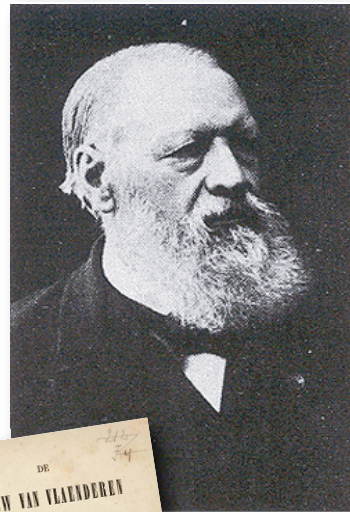
L'esprit de liberté que l'on peut qualifier de germanique, qui anime la jeunesse est battu en brèche après la première guerre civile européenne que d'aucuns nomment conflit mondial, la jeunesse subsistante n'échappe pas à une certaine radicalisation. Des mouvements disparaissent, d'autres naissent et prennent une influence importante sous l'aspect d'un nationalisme intégral désigné ici

comme « Nationalisme thiois » désignation à laquelle certain ajouteront le terme « populaire » qui formeront donc des « *Volkditsgroepen* » « *nationalistes populaires thiois* ».

Le pays Thiois étant représenté par les anciennes dix-sept provinces : rassemblant l'ensemble de l'ethnie néerlandaise. Elles englobaient les Pays-Bas actuels, l'ensemble de la Flandre, y compris la Flandre devenue française, l'Artois, le Hainaut, la Province du Luxembourg, également Bruxelles (Brussel) à l'origine ville flamande, prônant donc

un pannéerlandisme.

L'A.K.V.S. de Ernest Van den Hallen est le mouvement le plus influent représentant cette tendance, il est toutefois contrecarré par la hiérarchie catholique qui voit très mal la montée des fascismes en Europe, considère que l'A.K.V.S. diverge dangereusement vers cette forme d'idéal et réagit brutalement en créant un contre mouvement : *Le Jeugverbond voor Katholieke Actie*, la ligue de Jeunesse pour l'Action Catholique qui affaiblit sérieusement l'A.K.V.S. Celle-ci sentant l'influence catholique contrecarrer son action, change de nom en



1934 pour devenir A.K.D.S. *Algemeen Katholiek Dietsch Studentenverbond* (ligue des étudiants catholiques Thiois).

On retrouve jusqu'à nos jours, cette lutte d'influence entre catholicisme et paganisme en Flandre, le premier on le sait, ayant très longuement récupéré les croyances du second. Les mouvements de jeunesse avaient naturellement leur presse et donc leurs périodiques. On retiendra le nom de l'un des premiers : **GU-DRUN**, émanation du petit mouvement *IK Dien* (*Je suis*) et bien sûr, le fameux **D. Blauwvoet** ainsi qu'une autre parution récente qui s'intitule **Revolt**.



Jaak Van Herenborgh un Anversois est le fondateur de l'*Alliance de la Jeunesse Politique Nationaliste*. Comme bien d'autres ? Jaak Van Herenborgh était passé avant-guerre par l'*Algemeen Vlaams National Jeugdverbond* (AVNS), qui fusionne en 1941 avec d'autres mouvements de Jeunesse pour former un nouveau mouvement de jeunesse nationaliste : *La Jeunesse Nationale Socialiste de Flandre*. Après la guerre, Jaak Van Herenborgh se battra continuellement afin d'essayer de fédérer l'ensemble des mouvements de Jeunesse nationalistes Flamands (*National Socialistische Jeugd Vlaanderen N.S.J.V.*).

N'y arrivant pas, il crée le V.N.J. qui reste aujourd'hui le principal mouvement de Jeunesse nationaliste en Flandre.

Le V.N.J. rassemble naturellement garçons et filles et conserve des idées-forces dans l'enseignement qui leurs est prodigué outre la pratique d'activités identiques à celle des groupes Scouts : Marches, approche de la nature, discipline, vie en plein air. C'est un plus que les éducateurs veulent apporter aux jeunes en leurs inculquant l'esprit de Nation, d'indépendance et le sentiment d'appartenance communautaire à travers l'Histoire de la Flandre.

A partir de 1941 l'ensemble des mouvements de jeunesse ne se fonde pas dans le seul N.S.J.V. mais les jeunes Flamands subissent grandement l'influence d'un mouvement comme la Hitler Jugend espérant ainsi une reconnaissance de leur peuple jusqu'à une Indépendance complète et une intégration dans la grande Europe. Certains jeunes prendront le chemin de l'engagement militaire, beaucoup intégreront des organisations ou services paramilitaires. D'autres entreront en résistance contre ceux qu'ils considèrent comme des occupants.

A partir de 1945 de nouveau, des groupements de jeunesse apolitiques se réclamant toutefois de l'esprit thiois réapparaissent. Un groupement fédérateur d'obédience chrétienne et d'esprit nationaliste est créé, c'est le *Jeugverbond der Lage Landen* (J.D.L.L.) dont le principal inspirateur est **Staf Vermeire**, toutefois ce rassemblement éclate en 1949 mais perdure jusqu'en 1951. Parallèlement Staf Vermeire qui a donc quitté le J.D.L.L. crée, à partir de 1949 l'*Algemeen Diets Jeugverbond* (A.D.J.V.) qui va devenir l'un des mouvements de Jeunesse Flamands les plus importants de l'après guerre.



Alors les groupes constitués sont repartis sur des activités culturelles, style danses folkloriques, chants, cours d'histoire. L'A.D.J.V. se restructure à l'image des mouvements d'avant-guerre et se développe sur l'ensemble des provinces flamandes. L'A.D.J.V. rassemble des jeunes filles et des jeunes garçons à partir de l'âge de huit ans. Ses principes sont définis dans une charte exprimant l'idéologie nationaliste Thioise considéré comme le noyau de la nouvelle communauté. Staf Vermeire peut être considéré comme l'archétype du rebelle flamand, digne héritier des gueux du seizième siècle.

La tenue des jeunes de l'A.D.J.V. est composée d'une chemise grise couleur de la noblesse, un foulard orange, naturellement la référence à Guillaume d'Orange, une culotte courte noire, symbole de la Patrie (le lion noir de la Flandre), un ceinturon avec une boucle sur laquelle on retrouve le célèbre « blauwvoet ». Ces adolescents défilent bien souvent dans les villes et communes précédés d'une clique avec tambours de lansquenets, fifres ou trompettes.

Dans le même état d'esprit, on peut citer en 1961 la création de l'*Algemeen Diets Jongeren-Verbond* (A.D.J.O.V.) dont Staf Vermeire est encore l'instigateur. Ce mouvement est dirigé par **Maurits Caillau**, autre figure dynamique de cette jeunesse flamande. Le mouvement portera de préférence la chemise noire à la chemise grise. Leur étendard est marqué du lion de Flandre couronné sur fond orange, armée d'un sabre avec, inscrit en son centre le blauwvoet cerclé. C'est





simplement le drapeau des dix-sept provinces enrichit du blauwvoet.

En 1966, l'A.D.J.O.V. adhère à la *Blauwvoetfederatie* (Fédération des pattes bleues) formée à nouveau sous l'impulsion de Staf Vermeire, ayant pour ambition de rassembler tous les mouvements de jeunesse nationalistes flamands. Maurits Caillau jouera un rôle important au sein de cette fédération. Staf Vermeire fut incontestablement le catalyseur de ces mouvements, il était à l'origine du mensuel nationale Thiois *Ter waarheid* (vers la vérité) qui exprimait complètement l'idée de fédéralisme. Ce fédéralisme européen que beaucoup recherchaient en ces années soixante.

La *Blauwvoetfederatie* est toujours active aujourd'hui.



Autre mouvement: *Les Zilvermeeuwjes* (mouettes argentées) de Bruxelles recrutent essentiellement des jeunes dans les familles frappées par l'épuration. Il est à remarquer que fidèle à l'esprit caustique des Bruxellois, ces jeunes créent un théâtre cabaret de marionnettes qui se moque des travers de l'épuration et des juges militaires qui condamnent à tour de bras. Cette insolence ne leurs procurent

pas que des amis, y compris dans les milieux nationalistes flamands qui craignent des représailles, mais ils trouvent toutefois des soutiens dans la société civile flamande. En revanche, le **Cardinal Van Roey**, refuse tout soutien religieux au mouvement. Mais le Vatican condamne sa position et les prêtres sympathisants comme **Max Wildiers** reçoivent l'appui du Nonce apostolique qui considère la position de

Van Roey comme intolérante, et ils obtiennent la bénédiction pontificale. Le groupe subsiste durant vingt cinq ans dans la capitale belge devenue de plus en plus francophone.

La *Oranjejeugd* (Jeunesse d'Orange) est un mouvement né en 1982 qui vivra jusqu'en 1999. Ce groupe reprend, au départ, toutes les activités habituelles des mouvements de jeunesse mais, sous l'influence des idées libertaires des années soixante dix, critique les struc-



tures trop hiérarchisées et parie sur la spontanéité tout en forgeant une école de cadres en accord avec toutes les idées du temps.

Cette façon de fonctionner séduit bon nombre de parents. Idéologiquement, ce mouvement est panneerlandais sans exclure la Wallonie, renouant ainsi avec les idées de **Joris Van Severen** et du *Verdinaso*, tout en étant moins hiérarchique dans ses structures et spontanéiste selon la mode de l'époque. Le groupe se maintient en dehors de la vie politique officielle dans les années nonante et cessera ses activités en 1999.

Jean Mabire fut très tôt partie prenante des mouvements de Jeunesse, de ce fait il entre en contact avec des Flamands qui d'ailleurs participent au Solstice de Marquembourg de 1948. L'un d'eux se nomme **Fred Rossaert** dont l'Amitié restera fidèle jusqu'à la mort. Fred Rossaert est né à Nice. A l'âge de sept ans, peu avant la seconde guerre il rentre en Belgique. Pendant celle-ci, il n'échappe pas au grand idéal Thiois et s'engage dans l'organisation du travail. Fin des années quarante il se lie avec des camarades français et allemands créateurs de mouvements de jeunesse, mouvement auxquels il participera pendant plus de quarante années. Ce n'est qu'en mai 1971 qu'il crée son propre mouvement : Le *Heel Nederlandse Scoutsverbond Delta* groupe Scout Delta des grands Pays-Bas. Ses valeurs restent identiques : Fidélité, discipline, camaraderie, retour à la nature, en cela Fred Roasaert est très influencé par le grand écrivain et philosophe al-

lemand **Ernst Jünger**. Le mouvement de Jeunesse Delta se développe en Campine, au nord d'Anvers vers le Pays-Bas (Brecht, Turnhout). Il rassemblera jusque deux cents jeunes garçons et filles. Delta cesse ses activités en 1991.

Dans ce survol des mouvements de Jeunesse Flamands, il nous faut parler du *Chiro*, créé en 1939. Le *Chiro* est un mouvement d'obédience catholique qui s'inscrit toutefois dans un nationalisme modéré pratiquant moins l'élitisme, restant dans les couches populaires. A partir des années nonante, le *Chiro* est complètement récupéré par l'aile militante catholique et semble, à cette heure, le mouvement scout le plus important en Belgique, se targuant de rassembler quatre vingt quinze mille jeunes (?). Le *Chiro* a des ramifications également à l'étranger.

L'ensemble de ces mouvements, des hommes et femmes qui les ont animés, des jeunes qui les ont fréquentés, avait en commun le même idéal d'une Flandre unie par et pour son peuple. La base de cette communauté restant la famille prônant la conservation des valeurs traditionnelles et ancestrales. Volonté d'une Flandre inscrite dans une Europe des ethnies. C'est le combat que certains mouvements continuent à mener actuellement avec plus ou moins de succès.

Bernard LEVEAUX

• Sources : « REVOLTE » : Numéro Thématique sur une « jeunesse en marche ».



Fred et Marijke Rossaert, Jean et Jeannine Mabire
CdJ en Flandre



Léon Degrelle était bien Tintin!

L'intuition première de Jean Mabire

En 2000, *Tintin mon copain*, ouvrage posthume de Léon Degrelle ¹, secoue le landerneau tintinesque en rappelant les racines idéologiques d'« ordre nouveau » de Hergé et en révélant qui fut le modèle historique de Tintin, c'est-à-dire rien moins que le fils que se fût choisi le Führer en personne, fondateur du mouvement rexiste, Commandeur de la 28. SS-Freiwilligen-Panzergranadier-Division "Wallonien", *Volksführer der Wallonen* et Chancelier en puissance du Duché de Bourgogne que l'Europe nouvelle d'Adolf Hitler était sur le point de ressusciter!...

La réaction de tout ce que la presse compte de prétendus, soi-disant ou authentiques « tintinophiles » fut immédiate et unanimement négative : en 1995 déjà, un docteur ès sciences politiques n'avait-il pas constaté la quasi-sacralisation de Tintin, « objet d'un formidable culte qui lui est rendu de la gauche à l'extrême droite » ² ?

C'est ainsi qu'on recueillit, de tous les horizons politiques, les mêmes condamnations définitives : « auto-biographie apocryphe » ³, « livre fantaisiste et sans grand intérêt » ⁴, « mémoires apocryphes » ⁵, « ouvrage d'une grande stupidité » ⁶, « pamphlet douteux » ⁷, « un mensonge de plus » ⁸, « légendes... fanfaronnades... grotesque » ⁹, « L'album sent la récupération » ¹⁰, « certains, dont Degrelle, prétendent qu'Hergé s'est inspiré de lui pour le personnage de Tintin. N'allons pas aussi loin », « Mais Degrelle n'était-il pas surnommé "Modeste I^{er}" par ses hommes de la Division Wallo-



nie ? » ¹¹.

Le vingtième anniversaire de la disparition de Léon Degrelle a suscité nombre de manifestations d'hommage dont les plus importantes – revenant sur la problématique Degrelle-Tintin – furent certainement les publications de *Synthèse nationale* : d'une part, le premier numéro de la collection des « Cahiers d'histoire du nationalisme », *Léon Degrelle. Documents et témoignages* et, d'autre part, notre article *Degrelle-Hergé :*

même combat! dans le numéro 36 de sa publication bimestrielle.

La lecture attentive de ces textes – émanant tous de nationalistes admirateurs de la geste degrellienne tout autant que lecteurs enthousiastes de Tintin – laisse cependant une désagréable impression de confusion, l'un (Francis Bergeron) insinuant que *Tintin mon copain* serait apocryphe pendant qu'un autre (le phalangiste Alberto Torresano) affirme avoir bien vu le manuscrit sur la table de chevet de Degrelle hospitalisé peu avant son décès et un troisième (votre serviteur) débusque dans l'œuvre de Hergé les innombrables éléments avalisant la thèse de la filiation Degrelle-Tintin...

Nous devons à M. Marc Vanbesien, détenteur d'un important fonds d'archives éditoriales et privées de Léon Degrelle ainsi que des droits d'auteur de ce dernier, la découverte d'une pièce importante à verser à ce dossier passionnant.

Il s'agit d'un article de Jean Mabire, intitulé « Léon Degrelle fut-il Tintin ? » ¹² et manifestement antérieur à *Tintin mon copain* : c'est ce qui

¹ Léon Degrelle, *Tintin mon copain*, Pélican d'Or, 2000.

² Joël Kotek, *Tintin : un mythe belge de remplacement*, in *Les grands mythes de l'histoire de Belgique, de Flandre et de Wallonie*, sous la direction d'Anne Morelli, EVO-Histoire, 1995, p. 282.

³ Wikipedia. org (scrupuleusement recopié par d'innombrables sites de « référence »).

⁴ « Jean-Noël », administrateur wikipedia.

⁵ Maxime Benoît-Jeannin, *Les Guerres d'Hergé*, Adès, 2006, p. 29.

⁶ Site *Tintin est vivant* de Patrick Perrotte et Luc Van Gong.

⁷ Patrick Albray, journaliste/animateur radio spécialisé en BD, sur le site *Actua BD*.

⁸ Alain Collignon, historien au CEGESOMA (Centre d'Etudes et de Documentation Guerre et Sociétés contemporaines), sur le site *ResistanceS.be*

⁹ Théophile Monnier (spécialiste de jeux vidéo de stratégie), in *Axe et Alliés*, Hors-Série n° 10, 2010, p. 14.

¹⁰ Francis Bergeron, *Georges Remi dit Hergé*, Pardès, Qui suis-je ?, 2011, p. 36.

¹¹ Robert Spieler, in *Rivarol* 24 avril 2014 et 20 décembre 2010.

¹² Nous transcrivons scrupuleusement le texte tel qu'il nous est parvenu d'après le tapuscrit conservé dans les archives de Léon Degrelle, y compris avec les quelques erreurs de ponc-

fait tout le prix de ce texte qui, avant le hurvari provoqué par l'*opus ultimum* degrellien, découvre la pertinence de la filiation entre Tintin, le héros imaginaire, nullement sorti par hasard de la plume de Hergé, et Léon Degrelle, son modèle réel qui lui transmet, par l'exemple de sa vie, « l'idéal de la générosité allant jusqu'au don de soi, de fidélité absolue en amitié, de lutte sans concession contre la méchanceté qui avilit le monde, [...] de lutte pour une société de justice et de fraternité »¹³...

Amand Gérard

Léon Degrelle fut-il Tintin ?

par Jean Mabire

Tout personnage littéraire plonge ses racines dans le réel, avant de se hausser à la hauteur d'un mythe parfois universel.

On se souvient de l'exclamation de Flaubert :

– Madame Bovary, c'est moi !

En réalité, le romancier n'avait pas manqué de modèles féminins, neurasthéniques et langoureux à souhait.

On imagine mal que le célèbre créateur du héros pour bande dessinée, « à l'usage des jeunes de 7 à 77 ans », se soit écrié :

– Tintin, c'est Degrelle !

Et pourtant...

Georges Remi, que tous ses admirateurs connaissent sous le nom de Hergé et qui fut le créateur de la B.D. belge destinée un jour à sérieusement concurrencer l'invasion américaine des Mickey et autres Popeye, a toujours fait croire que son célèbre personnage était sorti tout armé de son imagination. Il est vrai que celui qui devait sans doute lui servir de modèle allait connaître une carrière pour le moins mouvementée et scandaleuse.

Il convenait donc que Tintin n'ait pas de père, et surtout pas celui-là !

Né en 1906 à Bouillon, à quelques kilomètres de la frontière et d'une famille en partie française, Léon Degrelle fut à l'en croire « le plus jeune chef politique d'Europe » entre les deux guerres. Il n'avait que vingt-six ans quand il a lancé à grand fracas le premier numéro du journal *Rex* d'où allait sortir un jour le « Rexisme », mouvement belge d'inspiration fascisante qui connut un foudroyant succès dans les années trente et manqua de peu de prendre le pouvoir, avant que l'Eglise catholique toute puissante dans l'électorat rexiste ne mit son veto à l'ascension d'un jeune tribun exalté qui appelait à la « Révolution des âmes »...

Degrelle se battit jusqu'au bout pour maintenir en 1939 son pays dans une stricte neutralité. Le



10 mai 1940, au moment de l'invasion de la Belgique par les forces du Reich, il fut arrêté, livré aux Français comme « agent de la cinquième colonne » et traîné de prison en prison. Sauvé par miracle, il revint à Bruxelles plus décidé que jamais à poursuivre une carrière si mouvementée. Il estima qu'il ne pouvait avoir un destin politique sans faire d'abord ses preuves dans le domaine militaire à une époque où le courage était tout. Il s'engagea avec quelques-uns de ses compatriotes pour lutter contre l'URSS dans les rangs de cette *Légion Wallonie* qui allait devenir, à la fin de la guerre, une division de la Waffen SS et compterait deux mille cinq cents tués dans ses rangs. Parti simple soldat, plusieurs fois blessé au combat, Degrelle, à la fin de la guerre, se retrouvera colonel et même général après s'être battu d'Ukraine au Caucase et d'Estonie en Poméranie.

Titulaire des plus hautes décorations militaires du III^e Reich, chevalier de la croix de Fer avec feuilles de chêne, il aimait à rappeler qu'Adolf Hitler lui aurait dit, après qu'il eût rompu avec ses Wallons l'encerclement de Tcherkassy :

– Si j'avais un fils, j'aimerais qu'il vous ressemblât.

Léon Degrelle croyait tant à sa bonne étoile qu'il se voyait à la tête du duché de Bourgogne, reconstitué de Groningue à Dijon et même, pourquoi pas ?, du nouvel Empire européen à direction germanique fondé par Adolf Hitler.

Le plus extraordinaire est qu'il parvint à survivre en mai 1945 à ce grand rêve fracassé et qu'il réussit

tuation ou de grammaire ainsi que les graphies erronées de noms (sans faire usage des traditionnels « sic »). Précisons simplement que le vrai nom de Hergé s'orthographe bien Georges Remi et non « Rémi » et que le caricaturiste Paul « Jamet » s'appelle en réalité Jamin.

¹³ Citation de la quatrième page de couverture de *Tintin mon copain*.



à gagner l'Espagne dans des conditions rocambolesques, à bord du dernier avion allemand à quitter un aéroport de Norvège. Exilé en Espagne, il n'a rien perdu de sa façon de ni rien renier de son idéal, même si sa silhouette s'est alourdie et si ses tempes ont blanchi. Il possède toujours ce que ses admiratrices nommaient naguère le « rex-appeal » par un affreux jeu de mots évoquant le « sex-appeal » si à l'honneur dans les romans-photos de l'époque...

Si tous les rexistes de l'avant-guerre ne l'ont pas suivi dans son engagement sur le front de l'Est en uniforme feldgrau, les hommes – et les femmes – de sa génération gardent un souvenir parfois nostalgique de l'aventure de *Rex*, explosion de jeunesse et d'insolence dans la vie politique belge des années trente.

Mais Tintin, dans tout cela ? Eh bien, si Degrelle servit de modèle au célèbre héros de bande dessinée, ce ne fut certes pas dans sa période de chef fasciste ou de soldat SS, mais dans son adolescence, alors qu'il n'était encore qu'un jeune journaliste catholique, turbulent, farceur, inventif, toujours en gestation de quelque enquête qui ne pouvait que s'ac-



compagner d'un gigantesque chahut estudiantin.

Il est indéniable que le jeune Léon Degrelle a inspiré son ami Georges Rémi, alors qu'ils travaillaient tous deux dans un quotidien catholique qui portait le titre de *Vingtième Siècle*.

La ressemblance physique est frappante. Dans la tenue d'abord. Les photos du Degrelle adolescent le montrent en culotte de golf, le col de chemise largement ouvert sur un chandail, l'air malicieux du collégien qui s'apprête à quelque farce. Il ne manque même pas le célèbre toupet de cheveux blonds. Seul le chien Milou semble absent du tableau...

A l'âge de quinze ans, Degrelle a déjà couru les routes d'Europe à bicyclette, des Ardennes à la Forêt Noire, des îles de la Zélande aux châteaux de la Loire. Chez les Jésuites du collège de Namur, il a organisé une sorte de plébiscite intellectuel en faveur du penseur royaliste français Charles Maurras. Beau scandale. Et à l'université de Louvain, il fera mieux ou pire. Tout en suivant les cours les plus divers, du Droit à l'Archéologie en passant par les Sciences politiques, il prend en main un journal étudiant, *L'Avant-Garde*, vieille gazette de l'Université de Louvain. Comme le sera Tintin, Degrelle se veut

journaliste. Et quel journaliste ! La duchesse de Valence, qui a connu, au début de son exil espagnol, l'ancien chef du Rexisme, raconte dans son livre *Degrelle m'a dit* :

« Comment accrocher les lecteurs ? Il fallait du sensationnel ; en conséquence, Degrelle prit sur lui de susciter chaque semaine un événement estudiantin tel que tous ses camarades se jetteraient sur son « canard » pour y lire la narration de l'aventure. Cet événement consisterait en une farce énorme qui mettrait la ville en ébullition avant la sortie de chaque numéro. Degrelle, parce qu'il le fallait, et aussi parce que la vie, la verve, l'imagination bouillonnaient en lui, monta donc une collection de farces tellement cocasses que le journal, arraché, dévoré, par toute la population de l'Université, déborda la ville de Louvain et se vendit jusqu'au bout de la Belgique, atteignant un tirage que jamais, je crois, n'obtint au monde un autre journal estudiantin : dix mille exemplaires ! »

Comme Tintin, Degrelle journaliste ne se contente pas de décrire l'événement, de le « reporter », il le vit de bout en bout et au besoin il le crée. Il devient lui-même son propre héros.

Ceux qui ont étudié l'œuvre du dessinateur-dialoguiste Hergé n'ont peut-être pas remarqué à quel point Tintin, pétri de bons sentiments tels qu'ils étaient à la mode dans « nos maisons », où régnaient des religieux férus de pédagogie traditionnelle, manque singulièrement de ce qu'on nomme l'humilité chrétienne. Il est content de lui, si ce n'est orgueilleux, oubliant volontiers qu'il s'agit du péché mortel par excellence. Degrelle aussi se montrera, tout au long de sa carrière, fort satisfait de sa propre personne. Il gagnera, sur le front de l'Est, avec l'admiration de ses soldats pour son courage, un surnom fort ironique, celui de « Modeste Ier de Bourgogne »...

Le futur général de la Waffen SS n'était encore qu'un journaliste amateur d'à peine vingt ans que le succès de ces farces colossales lui valut d'être appelé à Bruxelles par le directeur du *Vingtième Siècle*. Et avec quel contrat :

– Vous pourrez écrire ce que vous voudrez et quand vous voudrez, tout en poursuivant à Louvain votre vie estudiantine.

C'est donc à ce moment que se produit la rencontre Degrelle-Rémi ou, si l'on préfère, Hergé-Tintin.

Degrelle et Rémi qui n'ont qu'un an de différence travaillent sous la houlette d'un prêtre original, l'abbé Norbert Wallez, « géant simple et droit, au cœur d'or, comme l'ont beaucoup de colosses ».

Dans les futures bandes dessinées, le journal de Tintin se nommera *Le petit Vingtième*, tout comme le supplément illustré du *Vingtième Siècle*.

A cette époque, Degrelle reste encore dans le giron catholique. C'est « un bon jeune homme » qui trouve logement à Louvain, dans l'immeuble même de l'A.C.J.B., l'Association Catholique de la Jeunesse Belge.

C'est de là qu'il partira pour son premier grand reportage et il choisira le Mexique, alors en proie aux convulsions d'une guerre civile impitoyable entre les catholiques et les révolutionnaires, dans un climat exacerbé par une violence tout à la fois américaine et méridionale.

Des récits que fera son ami Léon Degrelle, Georges Rémi tirera plus d'une scène de son album *L'oreille cassée* et il est certain que le fameux « général Alcazar » n'est pas sans évoquer les grands soldats-bandits à la Pancho Villa.

Degrelle prit contact avec une société secrète, celle des « Cristeros » et passa plusieurs mois à Mexico et à Guadalajara à proximité de l'océan Pacifique. Il en ramena un récit haletant de vie, mais auparavant tint à découvrir les Etats-Unis. Cette fois, ce sont les aventures de *Tintin en Amérique* qu'il va vivre. Il vagabonda du Texas à l'Illinois, de Chicago au Niagara, des Grands Lacs à New-York. Pour finir, il fit un crochet par le Canada. Et tout cela avec de faux papiers ! Ce voyage l'avait métamorphosé. Tintin devenait Degrelle. Comme l'écrit la duchesse de Valence :

« Lorsqu'il débarqua au Havre, après un dernier relais à Plymouth, il était transformé. Il avait vécu parmi les catholiques mexicains une passionnante aventure. Il avait vu de tout près ce qu'était le communisme, les crimes et les malheurs qu'il provoquait. Il avait pu étudier à l'aise le peuple américain qui, tôt ou tard, déciderait du destin du monde. Il avait bravé les risques, la peur, maté sa volonté. Il rentrait, fort et sûr de lui. »

Ce retour d'Amérique du jeune reporter du *Vingtième Siècle* frappa beaucoup tous les hôtes de l'immeuble de l'A.C.J.B. et l'un des témoins du spectacle de Tintin retrouvant les siens n'est pas près de l'oublier. C'est Raymond de Becker qui rassemblera ses souvenirs dans *Le Livre des vivants et des morts*, paru aux Editions de la Toison d'Or, à Bruxelles, en 1942 :

« Le jeune homme qui venait de faire son apparition possédait pour le moins une vitalité débordante. Léon Degrelle habitait d'ailleurs, lui aussi, dans la maison. Il y occupait une sorte de grande chambre mansarde où je pénétrai pour la première fois lors de son retour du Mexique... Sa chambre se trouvait dans un désordre total ; les livres et les dossiers voisinaient avec des chaussettes et des chemises ; le lit était défait et les eaux non vidées ; lui-même souffrait d'une angine et arborait des lèvres et une langue bleuies de gargarismes. L'atmosphère de la pièce était irrespirable. Mais dans cette odeur de renfermé et de médicaments, Léon Degrelle parlait sans arrêt, racontait son aventure, s'animait, la recréait de toutes pièces et avec un enthousiasme convain-

cant. Visiblement, il n'était occupé que de ce qu'il voulait et ne s'attachait à rien de ce qui se passait autour de lui et ne concernait pas ses objectifs... »

Un demi-siècle plus tard, Léon Degrelle a-t-il tellement changé ?

Ce qui est important, c'est que son voyage au Mexique lui inspira une aversion totale contre le système communiste. On retrouve toutes ces hantises dans l'album de Hergé *Tintin chez les Soviets*, qui fut le premier de la longue série et connut un beau succès parmi les jeunes catholiques belges avant de devenir introuvable et d'entrer, pendant de très longues années, dans le purgatoire de la littérature sulfureuse. Il a fallu que l'anticommunisme revienne à la mode pour qu'on réédite voici peu, cet album qui reste très marqué par tous les préjugés de l'entre-deux-guerres sur « l'homme au couteau entre les dents ».

Quand il se rendra à son tour au pays des Soviets, cette fois sous l'uniforme de la Waffen SS, Degrelle-Tintin estimera vérifiées sur le terrain toutes les idées politiques de son adolescence mais éprou-

vera vis-à-vis du peuple russe une admiration que l'on ne trouvait guère chez Hergé, dont la caricature avait fort tendance à accréditer la thèse des « sous-hommes slaves » chère à certains fanatiques pangermanistes.

Assez rapidement, Tintin et Degrelle allaient suivre des voies différentes, tout comme le dessinateur et celui qui lui avait, au début, servi de modèle.

En 1936, le mouvement rexiste lance un quotidien qui va se nommer *Le Pays réel* (que les adversaires de Degrelle nommeront par un mauvais calembour : *Le Pays ré-Heil...*).

Il fallait un caricaturiste. On dit que le journal était trop pauvre pour payer plus d'un salaire de dessinateur. Georges Rémi, dit Hergé, et son camarade Paul Jamet, qui devait signer Jam, tirèrent entre eux à la courte paille. Ce fut Jam qui l'emporta et devint le dessinateur du mouvement rexiste. Son trait est d'ailleurs très proche de celui de Hergé et préfigure ce qui deviendra dans le monde de la bande dessinée « l'école réaliste belge » où l'on se soucie du détail vrai et de la ressemblance.

Hergé, sans être militant rexiste, n'en restera pas moins très proche du mouvement. Même pendant la guerre où il dirigera le magazine *Soir-Jeunesse*. Certains de ses personnages témoignent chez le dessinateur de partis-pris antisémites, qui apparaîtront par la suite fort choquants. De nouvelles éditions « épurées » modifieront quelques noms et gommeront quelques nez.

On ne sait guère que le créateur de Tintin fut considéré comme « incivique » en Belgique au lendemain de la guerre et arrêté à quatre reprises. Mais





il ne passa finalement qu'une seule nuit en prison. Il fut quand même victime d'une interdiction provisoire de publication. D'ailleurs assez brève.

Devenu par la suite mondialement célèbre et orientant de plus en plus « l'idéologie » de ses albums selon la mode du jour, comme on peut le constater dans *Tintin et les Picaros*, où l'on respire un discret parfum gauchiste, Georges Rémi s'est toujours gardé d'évoquer ses amitiés de jeunesse. Et

ce fut Léon Degrelle, au cours de quelques confidences à des visiteurs venus le saluer en son exil espagnol, qui vendra le pot aux roses...

Mais Tintin a amusé trop de générations à travers le monde entier pour que quiconque puisse en vouloir à Hergé de son péché de jeunesse. Et surtout pas Degrelle qui ne pouvait qu'être ravi d'avoir ainsi été immortalisé dès son adolescence tumultueuse.

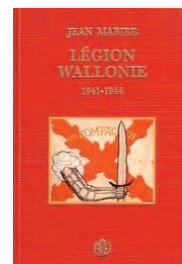
Jean Mabire

Il y a entre le poète-guerrier Léon Degrelle et le guerrier-historien Jean Mabire une évidente fraternité spirituelle qui s'est traduite par la publication de trois importants ouvrages sur la geste des Wallons et de leur Chef au Front de l'Est¹⁴. A cela s'ajoutent quelques articles – dont un chapitre de *L'Internationale fasciste 1934-1939*¹⁵ – consacrés à Léon Degrelle. À propos de notre sujet, on consultera aussi le second volume de *Que lire ?*: Jean Mabire y consacre un chapitre à Hergé où il évoque également Léon Degrelle comme modèle de Tintin¹⁶.

La principale question que nous nous posons à propos de l'article *Léon Degrelle fut-il Tintin ?* sera évidemment celle de la date de sa rédaction¹⁷.

Quelques éléments du texte permettent de donner une première « fourchette » puisque Jean Mabire écrit à propos de *Tintin chez les Soviets*: « Il a fallu que l'anticommunisme revienne à la mode pour qu'on réédite voici peu¹⁸, cet album qui reste très marqué par tous les préjugés de l'entre-deux-guerres sur "l'homme au couteau entre les dents". » Or, à part le tirage de 500 exemplaires offerts à des amis en 1969 et la publication du premier volume des *Archives Hergé* en 1973¹⁹, c'est en 1981 qu'une édition sous forme d'album « fac-simile » est publiée à 100.000 exemplaires par Casterman²⁰.

Cette date pourrait constituer le « terminus a quo » de notre article, le « terminus ad quem » étant déterminé par les déclarations de



¹⁴ *Légion Wallonie. Au Front de l'Est, 1941-1944*, Presses de la Cité, 1987 (réédité sous le titre *Brigade d'assaut Wallonie. La percée de Tcherkassy*, Editions Jacques Grancher, 1995); *Division Wallonie. Sur la Baltique 1944-1945*, Presses de la Cité, 1989 (réédité sous le titre *Division de choc Wallonie. Lutte à mort en Poméranie*, Editions Jacques Grancher, 1996); (avec Eric Lefèvre) *Léon Degrelle et la Légion Wallonie, 1941-1945*, Art et Histoire d'Europe, 1988. Pour confirmer l'intérêt de Jean Mabire pour l'histoire et les combats sacrificiels car désintéressés et nécessaires de la Légion Wallonie, il faut sans doute encore ajouter à ces ouvrages les mémoires d'Henri Moreau, légionnaire wallon ayant perdu les deux bras dans les terribles combats d'Estonie, le 25 août 1944, que Jean Mabire mit en forme et qui furent publiés sous le pseudonyme de Paul Terlin, *La Neige et le Sang*, Editions de la Pensée moderne, 1972 (réédité en « version intégrale », enrichie de dessins de Guy Sajer et de photos de la collection de Jean-Louis Roba, suivi d'un mémoire *Comment qualifier le « crime » perpétré à Liège en avril 1953 ?* et d'un « Livre II », *Opération Barbarossa ou « Le suicide de la Wehrmacht »*, éditions Gergovie, 1998).

¹⁵ Ouvrage posthume publié aux éditions Dualpha, 2014.

¹⁶ *Que lire ? Portraits d'écrivains*, vol. 2, Chroniques littéraires parues dans *National-Hebdo* entre avril 1990 et septembre 1991, Editions National-Hebdo, 1995 (réédition *Que lire ?*, Editions Dualpha, collection "Patrimoine des lettres", 2006). Egalement édité en DVD et CD *Que lire ? Les auteurs de et pour la jeunesse*, vol. 1, textes lus par Fabrice Lesade, secrétaire général de l'Association des Amis de Jean Mabire.

¹⁷ Nous pouvons conjecturer avec une quasi-certitude le caractère inédit de son contenu puisqu'il n'apparaît pas dans la monumentale *Bibliographie de Jean Mabire* d'Alain de Benoist (préface de Dominique Venner, Editions d'Hélioland, 2008) ni dans la meilleure bibliographie hergéenne que nous connaissions (à notre point de vue !) qui est celle de Francis Bergeron dans son indispensable *Georges Rémi dit Hergé* (Collection *Qui suis-je ?* Editions Pardès, 2011). Francis Bergeron, ami personnel de Jean Mabire, vient également de publier *Entretien avec Jean Mabire, conteur des guerres et de la mer* (Editions Dualpha, 2014.)

¹⁸ Nous soulignons.

¹⁹ Ce premier volume d'archives réunit *Les Aventures de Totor*, *C. P. des Hanneltons*, *Tintin au pays des Soviets*, *Tintin au Congo* et *Tintin en Amérique* (Casterman, 1973).

²⁰ Voir la chronologie des éditions des *Soviets*, in *Tintin au pays des Soviets*, « Les Archives Tintin », éditions Moulinsart, postface, pp. 26-27

Léon Degrelle concernant son lien privilégié avec Tintin : « ce fut Léon Degrelle, au cours de quelques confidences à des visiteurs venus le saluer en son exil espagnol, qui vendra le pot aux roses... » Or la première trace de ce genre de déclarations se trouve chez Jean-Michel Charlier, publiant en 1985 un condensé des interviews réalisées en 1976, où, à propos de ses démêlés avec le cardinal Van Roey devant aboutir au « coup de crosse » sonnante le glas de ses prétentions électorales, Léon Degrelle déclare, sans y insister particulièrement, comme si l'affaire allait naturellement de soi : « [le cardinal] venait de préfacer un bouquin à moi, une *Histoire de la guerre scolaire* » illustrée par « le brave Hergé, Remy [sic] Georges, grand copain, le père de Tintin l'universel affublé de mes pantalons de golf. »²¹



Nous situerions-nous dans une fourchette allant de 1981 à 1985 ?

La question est d'importance car Hergé cédera le 3 mars 1983 et le problème serait alors de savoir si la non-publication de l'article de Jean Mabire (et sa conservation dans les archives de Léon Degrelle où nous l'avons retrouvé) aurait quelque chose à voir avec l'éventuelle crainte d'une réaction négative de l'auteur de *Tintin chez les Soviets* si ce dernier avait pu le lire. Se pourrait-il que Léon Degrelle n'aurait pas voulu donner son *imprimatur* à un texte qui aurait pu déranger un Hergé encore vivant ?²²

Nous ne le pensons pas. Car, d'une part,

Léon Degrelle n'a jamais reculé devant aucun scandale et, d'autre part, comme nous allons le voir, il n'a jamais eu à craindre de démenti de la part de son ami.

De plus, si Hergé avait encore été vivant, pourquoi Jean Mabire qui s'y intéressait vivement, ne lui aurait-il pas également envoyé son texte ?

Car si les confidences impromptues de Léon Degrelle à ses visiteurs ou interviewers ont effectivement découvert « le pot aux roses », on imagine mal qu'elles ne soient parvenues qu'aux seules oreilles

de Jean Mabire et que Georges Remi – qui, nous le verrons, resta en contact indirect permanent avec son ami exilé – ne soit pas au courant de ce qui ne pouvait être pour lui qu'une bien ancienne et historique évidence. Or jamais Hergé n'y opposa de démenti même si elle commençait à échapper à la sphère privée. Après son décès, elle enflerait d'ailleurs en mesure fort dérangeante... pour sa « légataire universelle »²³ qui entendait bien faire fructifier son héritage en peaufinant l'image aseptisée de son défunt mari²⁴.

Car d'anecdote, la confidence allait rapidement prendre les proportions d'un véritable scandale. D'autant qu'on ne tarda pas à apprendre que l'insoupçonné modèle du héros des *jeunes de 7 à 77 ans* entendait participer à l'hommage universel rendu au dessinateur disparu par la publication de son ultime ouvrage *Tintin mon copain*²⁵ !

La place nous manque ici pour dresser l'his-

²¹ Léon Degrelle : *persiste et signe. Interviews recueillies pour la télévision française* par Jean-Michel Charlier, éditions Jean Picollec, 1985, p. 70. Nous supposons que c'est également à cet ouvrage publiant des enregistrements de 1976 que Joël Kotek fait allusion en écrivant : « Dans le cas d'Hergé, l'Antéchrist s'appelle Léon Degrelle pour avoir osé affirmer, en 1976, que le père de Tintin s'était directement inspiré de son personnage pour créer celui de son reporter redresseur de torts » (in *Tintin : un mythe de remplacement*, op. cit., p. 290, n. 15).

²² Voir plus loin le texte de l'appel de note 55.

²³ Benoît Peeters, Hergé. *Fils de Tintin*, Flammarion, 2002, p. 475. Fanny Vlamynck, engagée comme coloriste aux Studios Hergé en 1955, devint la maîtresse de Hergé en novembre 1956 et sa femme en 1977. C'est l'année du décès de Hergé, en 1983, que Nick Rodwell (dont le vrai nom de famille est Rosenthal) devient agent des éditions du Lombard en Grande-Bretagne, puis, en 1987, s'intègre à la société détentrice des droits dérivés de Tintin, avant de s'inviter, en octobre 1988, au voyage entrepris vers un ashram indien par Fanny Remi dont il devient l'amant. En 1990, il fonde la SA Moulinsart, détentrice de tous les droits sur l'œuvre de Hergé pour le monde entier. Dix ans après la disparition de Hergé, en 1993, Fanny Remi devient Madame Rodwell (voir Hugues Dayez, *Tintin et les héritiers. Chronique de l'après-Hergé*, Luc Pire, 1999).

²⁴ Cf. « Les assignations de Fanny », chapitre XL de Léon Degrelle, *Tintin mon copain*, op. cit., p. 213 sv.

²⁵ « Depuis longtemps annoncé, ce livre est paru sous le manteau en décembre 1999, à l'enseigne des « Éditions du Pélican d'or, Klow, Syldavie ». Malgré sa réputation sulfureuse, l'ouvrage ne contient aucune information nouvelle. Si Degrelle prétend avoir inspiré Tintin, avec son esprit d'aventure, son goût des culottes de golf et sa houppe, il ne procède que par métaphore





torique des échos aux liens unissant Degrelle à Hergé et Tintin, mais c'est naturellement dans certaine presse spécialisée, tel *BédéSup*²⁶, ou nationaliste, tel *Forces Nouvelles*²⁷ ou dans quelques brochures courageusement démystificatrices, telle celle désormais célèbre d'Olivier Mathieu *De Léon Degrelle à Tintin*²⁸, que l'on trouvera les réactions les plus enthousiastes, mais aussi les mieux argumentées.

C'est à cette époque, au début des années 90, qu'est justement publié dans *National Hebdo* le premier article où Jean Mabire évoque – de manière fort prudente – l'éventualité que Léon Degrelle ait pu servir de modèle à Tintin :

« Certains ont prétendu que celui qui servit de modèle à Tintin n'était autre que Léon Degrelle. Scandale qui menace sans cesse de rebondir malgré les menaces de procès des ayants-droit. Il est pourtant bien tentant de voir en Tintin un épigone de l'extrême-droite catholique francophone. Mais Hergé a toujours refusé de se laisser embrigader, même par ses proches. [...] En vingt-deux albums se construit peu à peu tout un univers parfaitement cohérent où se livre sans cesse l'affrontement du bien et du mal. Tintin est le héros souriant d'une conception du monde. Parti d'un univers ultra-traditionnaliste, il cédera peu à peu à la mode d'un relatif progressisme, surtout sensible dans le dernier album "Tintin et les Picaros" qui n'est pas loin d'exalter la théologie de la libération. On croyait que le modèle de Hergé était Léon Degrelle et on découvre à la fin de sa vie son faible pour Che Guevara... »

Jean Mabire donne ici l'impression de s'être laissé contaminer par ceux qui ont pris le parti de considérer dans cette affaire Léon Degrelle comme un simple mégalomane : « Certains ont prétendu... », « Hergé a toujours refusé de se laisser embrigader... », même s'il semble se raccrocher à la pertinence du lien qu'il devine (« Il est pourtant bien tentant... »). Sans doute

est-il impressionné, sinon par « les menaces de procès des ayants-droit », du moins peut-être par les campagnes de presse qui éreintent l'ancien tribun rexiste depuis que la télévision s'est réintéressée à son histoire (*L'Ordre Nouveau, La Collaboration*, de Maurice De Wilde (1984); *Léon Degrelle, Face et revers*, de Jacques Cogniaux (1988),...) ²⁹ et depuis surtout que le scandale de la relation Hergé-Degrelle éclata au grand jour lorsqu'on apprit que l'humoriste belge Stéphane Steeman, le plus grand collectionneur hergéen au monde – qui présentait justement une formidable expo « *Tout Hergé* » dans la banlieue de Liège – avait répondu à l'invitation de Léon Degrelle de se rendre chez lui, à la mi-octobre 1991, pour relire les épreuves de *Tintin mon copain* ! ³⁰ Se pourrait-il que Jean Mabire, impressionné par la levée de boucliers accueillant la prétention degrellienne d'avoir servi de modèle à Tintin, se soit résolu à émettre les réserves d'usage ?...

On le voit, ce texte publié est assez différent de notre texte non publié...

Mais de quand date alors *Léon Degrelle fut-il Tintin* ? D'avant *National-Hebdo* ? Des années 80 ? Ce qui voudrait dire que l'écrivain normand compte parmi les tout premiers à avoir reconnu Léon Degrelle en Tintin... Ou d'après ? Des années 90 ? Ce qui, au contraire, tendrait à montrer que l'historien de la Légion Wallonie s'est soudainement décidé à passer outre ses précédentes réticences ?

Il existe une note manuscrite en tête de la première page du tapuscrit qui semble destiner l'article à une publication non autrement identifiée « GEH, n° 5 ».

Selon Katherine Hentic, l'épouse de Jean Mabire, il pourrait s'agir d'une série « Grandes énigmes historiques » que devait publier EDENA, dans le courant de 1983 croit-elle se souvenir, aux éditions Atlas, spécialisées dans les entreprises encyclopédiques. Mais la société aurait disparu au milieu des années qua-

et approximation. » (Benoît Peeters, *Hergé. Fils de Tintin*, op. cit., p. 97) Mais celui qui se présente comme « l'un des meilleurs spécialistes d'Hergé » (4e page de couverture) n'est capable de fournir aucun exemple de ces métaphores et approximations... Annoncée tout d'abord pour 1989, puis 1990 et 1992, la publication de *Tintin mon copain* fut longtemps reportée pour des raisons techniques. Ce qui permit à Léon Degrelle de l'enrichir sans cesse de nouveaux détails presque jusqu'à son décès puisqu'il put encore tenir compte de l'exposition « *Tout Hergé* » (juin 1991), du scandale de la visite de Stéphane Steeman (octobre 1991) et du mariage de Fanny Remi (1993)...

²⁶ *Les Cahiers de bédésup. Magazine de l'image et de la B.D.*, nos 70-71 (1995) et sv.

²⁷ Numéros 73 et 74, 1989, numéro 81, 1991.

²⁸ « Retranscription du texte de la conférence prononcée le vendredi 26 octobre 1990, à 20 heures, à l'occasion de la première manifestation du CER (cercle d'étudiants révisionnistes), au 104, boulevard Bockstael, auditorium Bockstael, 1020 Bruxelles » que la Fondation Hergé essaya d'interdire en menaçant le conférencier d'astreintes astronomiques... (voir *Tintin mon copain*, op. cit., p. 214).

²⁹ Voir à ce propos le surprenant et interminable catalogue de noms d'oiseaux qui foisonnent dans la presse belge in Jocelyn Grégoire, *Analyse de l'émission télévisée de la RTBF « Léon Degrelle. Face et revers » à travers la presse (mars 1988)*, dans *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 20-21, Bruxelles, avril-septembre 1989, pp. 15-108. Téléchargeable sur <http://histoire.be/leondegrellefaceetvers/degrellefaceetvers.htm>.

³⁰ Voir *Tintin mon copain*, op. cit., p. 195 sv.

tre-vingt, ce qui pourrait expliquer sa non-publication.

Mais si nous ouvrons la bibliographie exhaustive des œuvres de Jean Mabire par Alain de Benoist³¹, nous trouverons, pour l'année 1998, la contribution de Jean Mabire à une collection de livres intitulée *Les grandes énigmes de l'histoire*, publié aux éditions Magellan³².

La maison d'édition Magellan, fondée en 1992 et disparue en 2009, était spécialisée dans l'édition et la diffusion de livres par correspondance. La série des ouvrages « Grandes Enigmes de l'Histoire » a été publiée en 1998. Or à ce moment, la maison Casterman s'apprête justement à intégrer à la série normale des albums de Tintin qu'elle édite *Tintin au pays des Soviets*, pour fêter justement les 70 ans de Tintin...

Mais voilà ! l'anniversaire et l'édition, c'est un an plus tard, en 1999³³. Donc Jean Mabire ne peut y faire allusion lorsqu'il écrit « Il a fallu que l'anticommunisme revienne à la mode pour qu'on réédite *voici peu*, cet album ».

De plus, en 1998-1999, il y avait déjà au moins quatre ans que Léon Degrelle était décédé (31 mars 1994) et on ne voit dès lors pas ce que l'article de Jean Mabire ferait dans ses archives s'il avait été écrit si tardivement. Non : la référence à la réédition récente de *Tintin au pays des Soviets* nous ramène bien aux années 80, tout comme les autres éléments que nous pouvons tirer de la critique interne du texte, ne faisant, par exemple, jamais référence, même indirectement à *Tintin mon copain*, mais bien aux ouvrages « degrelliens » accessibles à cette époque.

Il eût en effet été facile de reprendre, par exemple, les citations de Hergé reconnaissant sa dette vis-à-vis des BD américaines envoyées par Degrelle en 1929-1930 ou, plus tard, saluant son courage militaire³⁴.

Par contre, lorsque Mabire écrit que la Légion Wallonie « compterait deux mille cinq cents tués dans ses rangs », nous retrouvons cette



information dans la dédicace de *La Campagne de Russie* : « A la mémoire et à la gloire des deux mille cinq cents Volontaires belges de la Légion Wallonie, morts en héros au Front de l'Est de 1941 à 1945, dans la lutte contre le bolchevisme, pour l'Europe et pour leur Patrie. » ; et c'est au même ouvrage qu'il reprend le renseignement « Léon Degrelle fut à l'en croire le plus jeune chef politique d'Europe entre les deux guerres »³⁵ ou l'explication de l'engagement militaire du député rexiste « il ne pouvait avoir un destin politique sans faire d'abord ses preuves dans le domaine militaire à une époque où le courage était tout. »³⁶

De même, le Degrelle qu'il décrit est celui que l'on peut voir, par exemple, sur les clichés du mariage de ses filles Anne et Marie-Christine ou photographié à la une de CEDADE³⁷ : « il n'a rien perdu de sa faconde ni rien renié de son idéal, même si sa silhouette s'est alourdie et si ses tempes ont blanchi ».

Au cœur des albums de Tintin

Pour le reste de sa démonstration, Jean Mabire va chercher intuitivement ses argu-

³¹ Voir note 17.

³² Ce volume des « Grandes Enigmes de l'Histoire » contient une réédition de l'article *Les Waffen SS français, derniers défenseurs du bunker de Hitler*, déjà publié en 1970 dans *Les Grandes Énigmes de l'Occupation* (3 vol., Editions de Crémille, Genève, et François Beauval, Paris). De nombreuses collections ont proposé, entre les années 70 et 90, de présenter à leurs lecteurs des « Grandes énigmes » : des Civilisations disparues, de l'Antiquité, de l'Histoire de France, du Kremlin, de la Guerre froide, de la Résistance, de la Guerre secrète, de la Libération,...

³³ Voir la chronologie des éditions des *Soviets*, in *Tintin au pays des Soviets*, « Les Archives Tintin », éditions Moulinsart, postface, pp. 26-27.

³⁴ Voir texte de la note 54.

³⁵ Léon Degrelle, *La Campagne de Russie, 1941-1945*, Le Cheval ailé, Préface, p. 11 : « J'ai été, en 1936, le plus jeune chef politique de l'Europe ».

³⁶ *Ibid.*, p. 14 : « En 1941, soudainement, l'occasion nous était offerte de devenir les compagnons et les égaux des vainqueurs. Tout dépendrait de notre courage. »

³⁷ Voir bulletin du CEDADE (Cercle Espagnol Des Amis De l'Europe), n° 160.





ments dans ses lectures des albums Tintin (« Dans les futures bandes dessinées, le journal de Tintin se nommera *Le petit Vingtième*, tout comme le supplément illustré du *Vingtième Siècle* » où Hergé a fait la connaissance de son collègue reporter Léon Degrelle en 1928 ; « il est certain que le fameux “général Alcazar” n’est pas sans évoquer les grands soldats-bandits à la Pancho Villa » rencontrés par Degrelle au Mexique...) ou dans les témoignages de contemporains, tels Raymond De Becker confirmant la vive impression que Degrelle faisait sur ses auditeurs ou Louise Narvaez, Duchesse de Valence, identifiant le style de vie de Degrelle à celui d’un héros de BD ³⁸.

Et cette façon de procéder est tellement convaincante, ne devant rien aux explications de Léon Degrelle lui-même, – hormis peut-être l’évocation furtive du *Persiste et signe* de Jean-Michel Charlier –, que nous croirions volontiers qu’elle n’est pas pour rien dans la décision du modèle de Tintin d’enfin dévoiler définitivement « le pot aux roses ».

Et ce, d’autant que le créateur de Tintin venait de mourir et qu’il était temps que son inspirateur lui rendît hommage... D’autant aussi que, nous l’avons vu, cela faisait trop longtemps qu’on le raillait pour ses prétendues vantardises.

C’est que le « secret de Polichinelle » devenait tellement insupportable pour les « héritiers » officiels qu’ils enjoignirent aux appointés de l’orthodoxie de sortir l’arme lourde pour y faire barrage. C’est ainsi que les biographes officiels furent priés de prendre leurs distances avec le brûlot degrellien. Leur influence ne fut pas négligeable puisqu’ils parvinrent à « intoxiquer » jusqu’à des pro-degrelliens comme Jean Mabire alors que leurs arguments nous apparaissent tellement faibles face à ses intuitions !

Ainsi, le plus important de ces spécialistes aux ordres fut sans doute, Pierre Assouline, à qui la veuve de Hergé, Fanny désormais épouse de l’affairiste Nick Rodwell, ouvrit toutes grandes « les archives inédites d’Hergé, tant privées que professionnelles » et assura

« l’aide de la Fondation Hergé [...] sans réserve ni contrepartie » ³⁹. Il s’exécuta donc en écrivant dans son livre bénéficiant désormais d’un statut quasi biblique :

« L’identification de Léon Degrelle à Tintin est d’ailleurs bien trop tardive pour n’être pas a priori suspecte. En 1976 encore, enregistrant douze heures de film et vingt heures de bande-son pour y raconter sa vie en long et en large, il ne citera Hergé qu’une seule fois. Pour affirmer que son “grand copain” avait affublé son petit personnage “de mes pantalons de golf”. Comme s’il avait été le seul à en porter alors qu’entre les deux guerres, c’était l’uniforme des grands voyageurs soucieux de leur mise ! » ⁴⁰

Cette page suinte une mauvaise foi bien servile : l’argument des pantalons de golf « uniforme des grands voyageurs » ne convaincra que ceux qui veulent l’être : Hergé n’en portait pas et Degrelle se distinguait en en portant ⁴¹, ce qui suffit à en doter également Tintin ; l’argument de l’identification « bien trop tardive » est tout aussi spécieux : quand il évoque incidemment cette « identification », Degrelle est en train d’expliquer à son interviewer ⁴² l’origine de son reportage aventureux au Mexique. Cette allusion tout à fait accessoire au Tintin de Hergé est au contraire très convaincante en ce qu’elle est spontanée et naturelle : Degrelle se souvient simplement que c’est à ce moment que le dessinateur s’inspira de lui pour son nouveau héros...

Mais pour bien établir la « mythomanie » et la « mégalomanie » de Degrelle dans cette affaire, Assouline va plus loin que la mauvaise foi : il n’hésite pas à mentir effrontément tout en accusant sa victime de mentir elle-même doublement :

« Au soir de sa vie, [Léon Degrelle] s’inventera un rôle de plus dans l’Histoire en assurant qu’à son retour d’un reportage en Amérique, il avait inspiré sinon imaginé le personnage de Tintin. Double mensonge, d’abord sur les origines, puis chronologique. Tintin est né le 10 janvier 1929, le voyage de Degrelle outre-Atlantique date de décembre 1929-janvier 1930

³⁸ C’est également à la Duchesse de Valence que Jean Mabire emprunte la description d’« un prêtre original, l’abbé Norbert Wallez, géant simple et droit, au cœur d’or, comme l’ont beaucoup de colosses » (Louise, Duchesse de Valence, *Degrelle m’a dit...*, Les Grands Documents de l’Histoire, 1961, p. 76), ainsi que le renseignement sur les voyages en bicyclette (pp. 56-57), la campagne pour Maurras (p. 60, mais sans signaler la dramatique conséquence de la mise à l’index de l’Action Française) ainsi que la prise en main de *L’Avant-Garde*, « la vieille gazette de l’Université de Louvain » (p. 66). Certains détails sur la jeunesse de Léon Degrelle, pourraient provenir de la brochure de Robert Brasillach, *Léon Degrelle et l’avenir de “Rex”*, Plon, 1936. Ainsi de l’« affreux jeu de mots [...] Rex-Appel » (p. 5)...

³⁹ Pierre Assouline, *Hergé*, Plon, 1996, 4e page de couverture et p. 12.

⁴⁰ Ibid., p. 79.

⁴¹ Léon Degrelle, *Tintin mon copain*, op. cit., Chapitre IV.

⁴² Cf. note 21.

⁴³ Assouline veut assurément parler de l’URSS et non du Congo (« Les aventures de Tintin, reporter du *Petit “XXe”*, au Congo » sont évidemment publiées dans le *XXe siècle* bien après le retour de Léon Degrelle du Mexique en janvier 1930 : du 5 juin 1930 au 11 juin 1931 !). Mais la confusion fait plutôt désordre dans une phrase où l’auteur prétend accuser de mensonge celui qu’il sait dire la vérité...



et le premier article de son enquête sur les catholiques persécutés au Mexique est paru le 1er février 1930 dans le Vingtième Siècle... Ainsi, l'abbé Wallez a-t-il expédié Degrelle au Mexique après avoir décidé d'envoyer Tintin au Congo, et non le contraire. »⁴³

Mais c'est Assouline le double menteur, et sur les origines de Tintin et sur la chronologie des faits, comme nous avons déjà eu l'occasion de l'établir :

« Léon Degrelle est [...] engagé [par l'abbé Wallez] en octobre 1928 et ses tout premiers articles concernant la persécution des catholiques mexicains sont déjà publiés dans le XXe siècle les 26, 27, 28 octobre et 16 novembre 1928. C'est dès cette époque qu'il se lie d'amitié avec Hergé [travaillant au XXe siècle depuis octobre 1925]. Si donc Hergé a pu prendre Léon comme modèle physique et moral de son héros, ce n'est évidemment pas à cause du voyage au Mexique, mais grâce à une sympathie spontanée, née d'une séduction spirituelle et morale réciproque, renforcée sans doute par la hardiesse et la générosité des articles sur le Mexique. »⁴⁴

Ce qu'évidemment a bien compris Jean Mabire lorsqu'il écrit :

« Si Degrelle servit de modèle au célèbre héros de bande dessinée, ce ne fut certes pas dans sa période de chef fasciste ou de soldat SS, mais dans son adolescence, alors qu'il n'était encore qu'un jeune journaliste catholique, turbulent, farceur, inventif, toujours en

gestion de quelque enquête qui ne pouvait que s'accompagner d'un gigantesque chahut étudiantin. »

C'est ce Degrelle, déboulant avec sa fougue et sa faconde au XXe siècle, riche déjà de ses « grandes farces de Louvain » et de quelques hauts faits d'armes (tel le saccage de l'exposition bolchevique à Bruxelles en janvier 1928⁴⁵), qui impressionna tant le jeune Georges Remi, émergeant à peine du service des abonnements pour dessiner les aventures du roi congolais Popokabaka (mars-juillet 1928), celles de la grenouille Rainette (juillet-octobre 1928), avant de se lancer dans la tout aussi peu exaltante Extraordinaire Aventure de Flup, Nénesse, Poussette et Cochonnet inaugurant le tout nouveau Petit "XXe" (à partir du 1er novembre 1928) :

« Georges Remi, le Hergé débutant, devint instantanément mon ami. Nous avions à peu près le même âge. Georges était né dans la banlieue de Bruxelles le 3 juin 1907. J'avais vu le jour à Bouillon, en face d'un vieux château millénaire, le 15 juin 1906. En chiffres ronds : vingt ans chacun. Tous les deux nés sous le même signe : les Gémeaux ! »⁴⁶

Et ce fut le début d'« une amitié vigoureuse appuyée par de solides principes moraux. »⁴⁷

On le sait, Hergé a reconnu publiquement sa dette à l'égard de Degrelle en ce qui concerne la BD : « J'ai découvert la bande dessinée grâce à... Léon Degrelle ! » a-t-il confié à La Libre Belgique⁴⁸. Et ce n'est sans doute pas

⁴³ Armand Gérard, *Degrelle-Hergé, même combat*, in *Synthèse nationale* n° 36, mai-juin 2014, pp. 75-76.

⁴⁴ Mise à sac saluée par *Le XXe siècle* du 13 janvier 1928 sous le titre dithyrambique « Les patriotes belges ont saccagé l'exposition des Soviets à Bruxelles ». L'abbé Norbert Wallez, directeur du quotidien, y reviendra triomphalement le 29 janvier 1928 en signant « Un exemple d'énergie. L'exposition des Soviets est officiellement interdite ».

⁴⁵ Léon Degrelle, *Tintin mon copain*, op. cit., p. 12

⁴⁶ Ibid. p. 197.

⁴⁷ *La Libre Belgique*, 30 décembre 1977, cité par Léon Degrelle in *Tintin mon copain*, op. cit., p. 17.

⁴⁸ « Hergé invente le "suspense de bas de page" et peaufine ses scénarios jusqu'à en faire des modèles du genre. » Encyclopédie Larousse en ligne.



uniquement grâce aux revues américaines envoyées du Mexique en 1930 ! Car outre la reprise des traits physiques de son nouvel ami (houppes, ovale parfait du visage, culottes de golf), comme l'observe aussi Jean Mabire, Hergé a pu aussi, en observant simplement sa vie trépidante, saisir ce qui allait devenir le ressort essentiel de la bande dessinée moderne, à savoir « le suspense de bas de page »⁴⁹

Guidé par son intuition infaillible, Jean Mabire ne cite pas par hasard cet extrait de la biographie *Degrelle m'a dit*, publiée par la Duchesse de Valence : « Comment accrocher les lecteurs ? Il fallait du sensationnel ; en conséquence, Degrelle prit sur lui de susciter chaque semaine un événement étudiant tel que tous ses camarades se jetteraient sur son "canard" pour y lire la narration de l'aventure. Cet événement consisterait en une farce énorme qui mettrait la ville en ébullition avant la sortie de chaque numéro. » Ne sommes-nous pas dans la logique parfaite du « suspense de bas de page » avant la lettre ? Et ce rythme de vie, Léon Degrelle se l'applique depuis ses activités journalistiques à *L'Avant-Garde*, c'est-à-dire, justement, dès 1927.

Mais Jean Mabire nous fait part d'une intuition encore plus probante pour accréditer la filiation Tintin-Degrelle :

« Ceux qui ont étudié l'œuvre du dessinateur-dialoguiste Hergé n'ont peut-être pas remarqué à quel point Tintin, pétri de bons sentiments tels qu'ils étaient à la mode dans "nos maisons" où régnaient des religieux fêrus de pédagogie traditionnelle, manque singulièrement de ce qu'on nomme l'humilité chrétienne. Il est content de lui, si ce n'est orgueilleux, oubliant volontiers qu'il s'agit du péché mortel par excellence. Degrelle aussi se montrera, tout au long de sa carrière, fort satisfait de sa propre



personne. Il gagnera, sur le front de l'Est, avec l'admiration de ses soldats pour son courage, un surnom fort ironique, celui de "Modeste 1^{er} de Bourgogne"... »

Cette caractérisation – que refusera de reconnaître l'ami Francis Bergeron pour mieux opposer Tintin à Léon Degrelle⁵⁰ – est justement grossie à outrance par Numa Sadoul, allant – apparemment

sans s'en rendre compte – jusqu'à faire de Tintin un chantre de l'authentique *Volksgemeinschaft* et un chasseur de « banksters » !

« Tintin nous apprend à défendre des "valeurs" peu orthodoxes : celles du libre-arbitre contre les oppressions politico-économico-guerrières, celles de l'amour et de la fraternité, de la paix contre l'effroyable pollution du bourrage de crâne. [...] Tintin s'attaque vertement – témérairement – aux moulins à vent de l'inertie établie, à la surpuissante dictature de la "phynance", des bons sentiments, de l'armée, des flics à matraques, de tous les pourris, les vendus, les truqueurs qui règlent la marche du monde [...] »⁵¹

Mais, contrairement à Jean Mabire, Numa Sadoul, qui ne sait pas de quoi il parle mais prend soin de plaire aux « héritiers », croit malin de souligner : « il est important de préciser que celui-là [Hergé] ne partagea jamais les idées de celui-ci [Léon Degrelle] » !⁵²

Il est surtout important de rappeler que non seulement Hergé – traumatisé par le délire meurtrier des vainqueurs⁵³ – ne démentit jamais la rumeur du rapport Tintin-Degrelle, mais ne se priva pas d'affirmer publiquement son admiration pour Léon Degrelle :

« Degrelle était d'ailleurs bien un homme respectable : il a été lui-même au front de l'Est ; il n'y a pas seulement envoyé quelques pauvres diables. Et militairement parlant, il s'est comporté là-bas comme un héros. »⁵⁴

⁴⁹ « Mais Tintin est le contraire de Degrelle quant au caractère. Tintin est altruiste et modeste. Il ne se met jamais en scène. Degrelle, lui, est ambitieux, survitaminé, comme monté sur des ressorts. Il ne regarde que devant lui, relativement indifférent, au fond, aux conséquences de ses actes. » in Léon Degrelle. *Documents et témoignages*, Sous la direction de Christophe Georgy, *Cahiers d'Histoire du nationalisme*, numéro 1, avril-mai 2014, p. 47-48. Cette prise de position accrédite notre hypothèse que Francis Bergeron ne connaissait pas le texte inédit de son ami Jean Mabire que nous publions ici (voir note 17). Pour un compte rendu critique exhaustif de cet important ouvrage, voir les courriers nos 85 et 86 du « Dernier Carré », Communauté des Anciens du Front de l'Est (Boîte postale n° 76, B-1081 Bruxelles 8).

⁵⁰ Numa Sadoul, *Tintin et moi. Entretiens avec Hergé*, Champs-Flammarion, 2000, pp. 20-21.

⁵¹ *Ibid.*, p. 63, n. 1.

⁵² Dans son ultime interview donnée à Benoît Peeters quelques semaines avant de mourir, Hergé devait décrire la « Libération » comme « l'expérience la plus importante » de sa vie, « dans le sens de la répression et de la haine [...] une expérience de l'intolérance absolue. C'était affreux, affreux ! » (Benoît Peeters, *Le monde d'Hergé*, Casterman, 1990, p. 210).

⁵³ Dans l'hebdomadaire flamand *Humo*, 11 janvier 1973, p. 24 (traduction personnelle).

⁵⁴ Léon Degrelle, *Tintin mon copain*, op. cit., p. 195.

À l'inverse de Pierre Assouline, nous ne pensons donc pas que *Tintin mon copain* soit trop tardif pour n'être pas a priori suspect, mais qu'au contraire, il constitue un hommage à l'ami décédé où la vérité peut enfin être dite : « *Dans mon refuge, je n'allais pas compromettre un vieux frère comme Georges, qui avait déjà fort à faire pour désherber dans ses albums les quelques nez crochus que la "Résistance" avait dénichés à la loupe !* »⁵⁵, écrit Léon Degrelle pour expliquer pourquoi il n'avait jamais revendiqué ouvertement sa relation avec Tintin.

Voilà, très certainement, la seule et unique raison (ne pas compromettre davantage son ami) pour laquelle, du vivant de Hergé, Léon Degrelle eût pu demander à Jean Mabire de ne pas faire de publicité à la filiation Degrelle-Tintin et de postposer la publication de *Degrelle fut-il Tintin ?*

Mais il n'eut pas à le faire ! Nous pensons au contraire que c'est cet article de Jean Mabire qui le convainquit d'entreprendre la rédaction de *Tintin mon copain*, tant la démonstration était intuitivement convaincante et méritait tous les compléments d'information qu'il était seul à pouvoir apporter.

Car pour les deux complices, Georges Remi-Hergé et Léon Degrelle-Tintin, cette filiation ne posait jamais problème, au contraire puisqu'ils continuèrent à entretenir un contact amical régulier dans les années d'après-guerre, par le biais notamment des visites de Germaine Kieckens⁵⁶, l'épouse de Hergé, et celles de Paul Jamin, le dessinateur Jam du XXe siècle, puis du *Pays Réel* et du *Soir* prétendument « volé » (animé par tous les amis politiques de Hergé : Raymond De Becker Paul Kinnet, José Streel, Paul Herten,...).

Et ces contacts furent suffisamment étroits pour que non seulement Léon Degrelle ne rate aucun album de son ami passé au travers de l'« épuration » – ni d'ailleurs Hergé les récits de son ami miraculé du Front de l'Est⁵⁷ –, mais aussi pour qu'il se permette, par exemple, de lui recommander un dessinateur dont il a beaucoup apprécié le talent.

Nous avons ainsi retrouvé cette lettre à Paul Jamin, datée du 3 janvier 1967 :

« *Je t'envoie, en insistant beaucoup là-dessus, une preuve du talent de l'artiste [...] dont je t'avais parlé et que je te demande de recommander à notre bon vieil Hergé... Tu peux le voir, c'est bien dessiné et c'est drôle. J'avais une pile d'épreuves. J'espère que celle-ci suffira pour décider Hergé, au moins à ce que ce garçon soit convoqué par une huile de la maison. A l'intérieur, tu trouveras la fiche d'identité du "candidat" écrite de ma main.* »⁵⁸

On le voit : tout concourt à avaliser l'intuition pénétrante de Jean Mabire et à répondre résolument par l'affirmative à son interrogation tout oratoire « Léon Degrelle fut-il Tintin ? ».

Pierre Assouline lui-même ne croit d'ailleurs pas à la thèse politiquement correcte d'un Degrelle étranger à Tintin, lui qui dédicacé son ouvrage – publié après le décès de Léon Degrelle – à la veuve de celui-ci, en écrivant à la suite du titre *Hergé* :

« *pour Jeanne Degrelle
et tintin pour les autres !
Elle y trouvera la trace et
l'ombre de qui vous savez...*
Pierre Assouline
Mars 96 »

Par le jeu de mots qu'il effectue sur le nom de Tintin en le privant de sa majuscule, Assouline détruit explicitement, – en s'en amusant ! –, la thèse officielle qu'il a été obligé de défendre dans sa biographie : « tintin, rien, bernique pour les autres ! » Le point d'exclamation est d'Assouline, transformant bien le nom du héros « des jeunes de 7 à 77 ans » en interjection envoyant au diable tous ceux qui se refusent à comprendre *Hergé*.

Ce qui revient à désigner Jeanne Degrelle comme seule habilitée à trouver dans son livre *Hergé* « la trace et l'ombre » de qui elle sait être le vrai Tintin, c'est-à-dire, bien évidemment, comme l'intuition de Jean Mabire l'avait déjà appréhendé, Léon Degrelle !

Armand GERARD

Nous profitons de cette évocation de la figure de Léon Degrelle pour vous rappeler l'existence du **Cercle des Amis de Léon Degrelle**, qui depuis 2009 entretient la mémoire du chef rexiste et publie une lettre confidentielle.

- Adhésion normale : 18 €
 - Adhésion bienfaiteur : 40 €
- (rajouter 7 € pour les personnes hors de France, règlement à l'ordre du cercle des Amis de Léon Degrelle).

- Cercle des Amis de LD. BP 92 733. 21 027 Dijon Cedex.
Mail : lesamisdeleon.degrelle@gmail.com



(couverture de la 20e correspondance privée de mai 2015).

⁵⁵ *Ibid.*, p. 169.

⁵⁶ Voir Benoît Peeters, *Hergé. Fils de Tintin*, op. cit., p. 305.

⁵⁷ Nous devons la communication de cette correspondance à M. Marc Vanbesien (cf. la première page de cet article). Pour des raisons de confidentialité évidentes, nous ne citons pas le nom de la personne recommandée par Léon Degrelle à Hergé.



Jean Mabire et les écrivains flamands

Source inégalable d'informations sur des centaines d'auteurs, français, européens et autres, la collection de neuf *Que lire ?* ne cesse d'impressionner. En reprenant par hasard l'un ou l'autre *Que lire ?* je retombe chaque fois soit sur un nom vaguement connu au sujet duquel je me questionne, soit sur un autre subitement reconnu qui me rappelle une lecture de jadis et que je me fais le plaisir de retrouver. Jean Mabire est-il nécessaire de le rappeler, était un esprit ouvert et curieux et il lisait et appréciait non seulement des auteurs « de droite », mais aussi bien ceux qui avaient une autre inspiration. Le critère pour lui était, je crois, « ait quelque chose à dire », qu'il soit homme ou femme de caractère et qu'il ou elle ait du talent (même modeste...).

Oui, Mabire s'intéressait à la Flandre et aux Pays Thiois, oui il connaissait plusieurs flamands et aimait y venir. Et il appréciait les auteurs qui s'exprimaient en français (surtout au 19^e et au début du XX^e siècle). En feuilletant les neuf *Que lire ?*, j'ai retrouvé une vingtaine de noms d'auteurs ayant écrit soit en flamand, soit en français. Je les présente (hélas trop succinctement) en espérant que l'un ou l'autre inciteront quelques lecteurs à faire plus amplement connaissance avec eux, sachant que l'ensemble de la collection des *Que lire ?* existe aux éditions Dualpha.

Auteurs écrivant en flamand

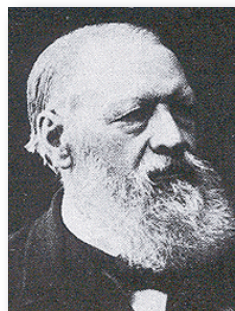
• Hendrik CONSCIENCE (1812/1883)

Le véritable « père du nationalisme flamand » pendant l'époque du romantisme ? L'HOMME QUI APPRIT A LIRE A SON PEUPLE.

Fils de charpentier de navires d'origine Besançonne mais établi à Anvers se lie après son service militaire avec les premiers militants du mouvement Flamand soutient la mouvance identitaire que l'on retrouve alors à travers toute l'Europe. Son premier roman prend parti pour les Gueux révoltés au XVI^e siècle contre les oppresseurs espagnols.

En 1838 paraît son chef-d'œuvre *De leeuw van Vlaanderen* (le lion de Flandre) qui s'étend sur la bataille des Eperons d'Or (1302) qui oppose les milices flamandes au roi de France Philippe le Bel.

Conscience ne sépare jamais le combat po-



litique de l'agitation culturelle, et jouera un rôle important dans l'émancipation de son peuple. Il décrit son pays de façon admirative et rend un hommage exalté aux grandes figures de son peuple.

Les grandes figures du soulèvement de 1302, le boucher Jan Breydel et le doyen Pieter De Coninck symbolisent force et sagesse.

En tout, Conscience a écrit plus de cent livres, aussi bien historiques que sentimentaux. Il a joué un rôle incomparable dans l'émancipation de son peuple et verra, de son vivant, sa statue érigée sur la place qui porte son nom, au centre du vieil Anvers. Certains de ses romans historiques *De Kerels van Vlaanderen*, *De Boerenkrijg*, *Jacob van Artevelde* ont assez peu vieilli.

• Guido GEZELLE (1830/1899)

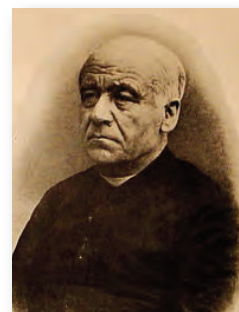
Prêtre et patriote, profondément attaché à une langue jadis combattue, qu'il contribua à sauver et à illustrer. Grand serviteur d'une foi profonde et paisible, il voit dans la Nature l'œuvre du christ. Son père est jardinier à Bruges, la famille est pauvre. Ordonné prêtre en 1834, poète il collabore à plusieurs revues. Grand éveillé de ses élèves, il devient « poète national » des flamands, enseigne l'anglais et la philosophie, fait des études linguistiques. Il est nommé « docteur honoris causa » de l'université de Louvain mais ne connaît aucune carrière religieuse digne de lui.

Fin du XIX^e siècle il est directeur d'un cloître Anglais à Bruges. Il écrit une œuvre poétique très dense qui n'a rien perdu de sa fraîcheur et de son originalité. Très près de la nature, ses émerveillements l'incitent à un éloge du créateur. Gezelle est resté populaire dans le meilleur sens du terme.

Plus d'un siècle après sa mort, Gezelle reste estimé par tous les amateurs de poésie.

• Albrecht RODENBACH (1856/1880)

« Le plus juvénile et le plus ardent défenseur du renouveau flamand ».



Né à Roeselare où son père est actif dans le milieu culturel. Très jeune Albrecht choisit son camp se rebelle et sera poète très jeune. Mabire le juge ainsi « *Ses poèmes, ses pièces de théâtre, ses chansons ont puissamment contribué à rendre vie à un esprit ancestral se réclamant des vieilles traditions nordiques de liberté* ».

Il écrit **Het lied des Vlaamsche zonen** et encore **De blauwvoet** il est le meilleur élève de son professeur inspirateur **Hugo Verriest**. A l'université de Louvain il se jette dans le combat flamand, écrit fébrilement poèmes et pièces de théâtre. Le mouvement qu'il anime se situe proche des *Wandervögel*. Lentement il s'approche de la mythologie germanique. Mais il tombe malade et meurt de tuberculose à 24 ans.

Il est resté jusqu'à présent une des icônes du mouvement national en Flandre. Sa statue se trouve à Roeselare.

• **Stijn STREUVELS** (1871/1969)



Type même de l'autodidacte passionnément attaché à la langue de sa communauté populaire. Streuvel s'exprime avec « une force singulière, une conception du monde inscrite dans la grande tradition germanique ». C'est ainsi que Mabire tient à caracté-

rise cet homme né Frank Lateur, à quinze ans apprenti boulanger à Heule en Flandre occidentale et il précise : « La grandeur de l'homme, c'est d'accepter son destin quel qu'il soit et de rester étranger au découragement comme à la vantardise ». Son premier roman **Langs de wegen** (1902) et surtout le **Vlaschaard** (le camp de lin, 1907) fondent solidement sa réputation qui restera intacte pendant sa longue vie et bien après.

Ses livres continuent à impressionner, le lecteur d'aujourd'hui, même si le monde rural qu'il raconte a infiniment changé. Streuvel d'inspiration thioise et disons païenne, le range parmi les plus grands romanciers flamands du XX^e siècle.

• **Cyriel VERSCHAEVE** (1874/1949)



Mabire précise : « *Verschaeve est un des plus célèbres écrivains d'une patrie charnelle à laquelle il sacrifie totalement son existence ici-bas. Peu d'hommes furent aussi grands en vérité que ce moderne prophète qui sut conjuguer comme nul autre sa foi patriotique et sa vocation religieuse. Il reste le maître*

à penser des meilleurs de la jeunesse de son peuple ».

Né d'une famille pieuse, prêtre en 1898, professeur au collège. En 1914 vicaire à Alveringem en la partie non occupée de la Belgique, il est le conseiller des soldats flamands militants de la « Frontbeweging ». Il mène un combat sans concession pour son pays et sa culture flamande. Il restera un nationaliste et exalté en 1940 il choisit le camp des extrémistes, tout en proclamant son attachement à un christianisme « viril ». En 1944 il choisit l'exil et meurt, tragiquement seul ; au Tyrol. Son œuvre littéraire assez imposante, voit la passion l'emporter continuellement sur la raison. Verschaeve est avant tout un militant, nostalgique des Grands Pays Bas, pierre angulaire d'une fédération des peuples germaniques. Son œuvre est inégale mais souvent inspiratrice et au demeurant très impressionnante.

• **Félix TIMMERMANS** (1886/1947)

Né à Lier dans un milieu populaire. Peintre mais surtout écrivain.

Conteur lyrique transcrivant d'une plume colorée, son constant émerveillement devant l'œuvre de son créateur. Il sait écrire de superbes images de son enracinement au cœur du pays de la Nete, son œuvre la plus connue **Pallieter** est plus un long poème en prose qu'un récit.



Il publie de nombreux contes d'inspiration chrétienne où son pays flamand reste toujours présent, citons : **L'enfant Jésus en Flandre**, **Le curé de la vigne en fleurs**, son grand roman **Psaume paysan** (Boerenpsalm) et enfin **Pieter Breughel que je devine en contemplant son œuvre**.

Son engagement sans réserve pour la cause Flamande lui vaut les rigueurs d'une épuration qui vont hâter son décès il reste encore lu et apprécié.

• **Ernest CLAES** (1885/1968)

Comme tant de ses compatriotes, Claes était à la fois romantique et réaliste. Il reste un partisan enthousiaste de la « grande santé » ce qui lui vaudra les faveurs d'un public indéfectivement fidèle, tant il a incarné l'esprit même de son pays.



Il provient d'un milieu simple, quitte son foyer pour un petit emploi dans l'abbaye d'Averbode. Grâce à une bourse il peut étudier à Leuven ; dès 1912 il est un des orateurs les plus demandés du mouvement nationaliste. Il fait la grande guerre et écrit ses premiers livres en 1920.

Il se spécialise dans la « Heimatliteratur »



et sera l'un des plus populaires auteurs flamands (**De witte** 1920, **Vannes Raps** 1932). Certains de ses livres sont traduits en 12 langues. Il est arrêté, non condamné mais perd son emploi au Parlement. Son souvenir reste toujours très présent dans le public flamand, un homme attachant et un auteur qu'on a trop facilement voulu cataloguer « populaire ».

• **Filip DE PILLECYN** (1891/1962)

La renommée de cet écrivain a fort heureusement dépassé les frontières de son pays. On l'a dénommé, non sans raison « le prince du roman flamand ».

Né à Hamme sur l'Escaut, son enfance sera marquée par la vue sur le grand fleuve Thiois. Etudiant à Louvain, il est actif dans l'association des étudiants flamands ; en 1915 il rejoint l'armée de l'Yzer où il milite dans la *Frontbeweging*. Après 1918 il est rédacteur au journal standard et est un des orateurs à l'*Yzerbedevaart* annuel. Après 1940 il assume la direction de « Volk en Cultuur » et, est membre du Conseil culturel flamand. En 1944, il est incarcéré, sa demeure est pillée ; en 1940 il est libéré et reprend son métier de romancier. Ces meilleurs romans (**Hans van Malmedy**, **Jan Tervaert**, **De veerman en de jonkvrouw**) sont l'exaltation du métier des armes et son chef d'œuvre, **De soldat Johan** est un très grand livre de violence et de justice, épopée de l'enracinement et de la volonté.



• **Wies MOENS** (1898/1982)

« Il est en ce siècle le plus grand poète de la Flandre militante qui montre un indéfectible attachement tant à l'unité du pays bas qu'à un catholicisme héroïque et intransigeant. Il est, poursuit Jean, un personnage exemplaire dans sa fidélité à un combat qui fut culturel avant de devenir politique, mais resta toujours difficile et même dangereux ».

Ce fils de boulanger devient flamingant en étant étudiant et passe en 1918 devant les tribunaux comme « activiste ». Il est partisan de la restauration des grands Pays Bas et cofondateur en 1930 du mouvement *Verdinaso* (avec **Joris Van Severen**). Il publie d'impressionnants recueils de vers **Golfslag**, **Het Vierkant**, accepte en 1940 la direction des éditions de radio flamandes, mais refuse à se plier devant la censure Allemande. Exilé en 1944, il survit avec peine mais continue à écrire des vers.



Homme totalement désintéressé convaincu, son nom reste emblématique de l'irréductibilisme flamand.

• **Anton VAN WILDERODE** (1918/1998)

Ce prêtre patriote deviendra la figure de proue du mouvement national en ce XX^e siècle. Homme qui ne renia jamais rien de ses idées il se heurta à ceux de ses compatriotes tentés par la « modernisation » de deux luttes : la flamande et la chrétienne. Homme affable il reste inébranlable dans ses convictions.



Il entre au séminaire de Gand et étudie à Louvain la philosophie classique. De 1946 à 1983 il est prof de poésie à Sint Niklaas ; malgré sa grande renommée il restera simple prêtre enseignant. Attiré plus par le combat culturel que par la politique il devient une figure de proue du mouvement flamand d'après-guerre. Écrit chaque année les textes pour le pèlerinage de Diksmuide jusqu'à ce que le comité organisateur le trouve trop intransigeant et pas assez « progressiste ».

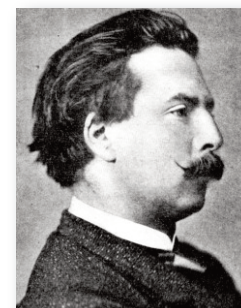
Patriote flamand, jamais limité ni agressif, il se passionne pour toutes les cultures européennes, et reste conscient d'une identité de destin septentrional de la Somme à la Frise. Son œuvre poétique reste considérable et doit être caractérisé « dans le meilleur sens du terme classique et moderne tout ensemble ».

Auteurs écrivant en français

Dans le 19^e et le début du XX^e siècle une bonne partie des milieux bourgeois en Flandre s'exprimait en français. C'est pourquoi bon nombre d'écrivains préféreront se servir de cette langue, bien que dans leur cœur et leur mentalité ils étaient flamands. C'est pourquoi nous tenons à remémorer certains d'entre eux, tout comme Jean Mabire les reprit dans ses *Que Lire ?*.

• **Charles DECOSTER** (1827/1879)

Considéré le « père fondateur » de la littérature belge, Decoster est aussi l'un des chantres du nationalisme flamand. Installé à Bruxelles il sera le chantre de cette patrie charnelle dont il partage tout... Sauf la langue et la religion. Il veut donner à ce peu-ple un héros à sa mesure qui est plus qu'un





héros, une sorte de mythe annonçant la prodigieuse résurrection d'une Flandre indestructible. « *Uilenspiegel* est mieux qu'un roman, plus qu'une épopée, c'est le poème d'une race » (C. Lemonnier). Et encore : « Il est l'Iliade d'une race, livre de pur arôme flamand ».

• **Georges RODENBACH** (1855/1898)



S'impose comme un météore septentrional à l'heure où l'esprit décadent allait se sauver avec le symbolisme. Rodenbach est partisan résolu de l'enracinement et écrit « heureux les écrivains qui ont une province dans leur cœur ». Son roman *Bruges la*

morte va lui assurer une durable survie littéraire. Il était apparenté au poète flamand Albrecht Rodenbach.

• **Maurice MAETERLINCK** (1862/1949)



Mabire précise « *son œuvre reste le témoignage du légendaire le plus authentique et le plus enraciné d'une Europe restituée comme carrefour enchanté de toutes les cultures* ».

Maeterlinck est un vrai flamand, même s'il semble mépriser la langue de son peuple.

« *Son cadre charnel et spirituel est celui des dix-sept provinces des vieux Pays bas, terre impériale de rencontre de rêve gustatif et de floraison* » (Mabire).

Il est le seul « belge » ayant obtenu le prix Nobel de littérature. Ses grandes œuvres *La princesse Maleïne*, *Serres chaudes* ou *Pel-léas et Mélissande* (mis en musique par Debussy) restent dans la mémoire collective, notons qu'il préfacera le livre d'Oliveira Salazar : *Une révolution dans la paix*.

• **Emile VERHAEREN** (1865/1916)

Verhaeren possède incontestablement le souffle épique qui transfigure les réalités de la vie quotidienne, né à Saint Amand sur Escaut, se voue après ses études totalement à la littérature. Ses opinions politiques (un socialisme bien disposé mais intello) et ses qualités intellectuelles vont faire sa gloire. En 1914 il devient le chantre d'un nationalisme belge cocardier. Meurt à Rouen écrasé par un train. Ses meilleurs vers célèbrent la Flandre : *Toute la Flandre* ou *Les villes tentaculaires*.

• **Albert T' SERSTEVENS** (1885/1974)

Fils de notaire né à Uccle mais résident à Paris. Publie annuellement un livre. Descendant d'une des familles nobles qui créèrent Bruxelles. Navigateur, explorateur, ethnographe, grand voyageur. Œuvre variée, toute européenne et flamande d'esprit.

Il resta durant toute sa vie un « fils du Nord ».



• **Jean RAY** (1887/1964)

Maître incontesté d'une horreur toute septentrionale, extraordinaire conteur. Né à Gand d'un père employé à la gare. Restera un des grands auteurs de la littérature populaire du XX^e siècle. Il était prolix aussi bien en français que sous son nom d'emprunt (John Flanders) en flamand. Notez qu'il se nommait en réalité Raymon De Kremer. Il écrit en tout 250 romans d'aventures soit pour la jeunesse (pour laquelle il créa le détective Harry Dickson) soit pour un grand public.

Citons : *La cité de l'indicible peur*, *Les cercles de l'épouvante*, *Le grand nocturne* et son plus grand roman *Malpertuis* (1943). Il est sans doute l'un des plus grands en son genre fantastique.



Emile VERHAEREN



• **Michel DE GHELDERODE** (1878/1963)

Auteur sans doute trop original, trop excentrique et dérangeant pour être hissé à sa vraie place : une des premières du monde dramatique.

Mabire précise : « *Nul plus que lui n'a évoqué les tourments d'une condition humaine aux prises avec le mal et l'enfer dans un combat halluciné qui transgresse les siècles* ». De Ghelderode, vrai nom Adhémar Martens, est nourri d'une profonde culture où se croisent les influences du pays Thiois et l'Espagne. Un des derniers fidèles du grand rêve qui fit naguère des Pays Bas l'axe même d'une Europe impériale et souveraine. De Ghelderode produit constamment un lyrisme merveilleux et envoutant qui va bien au-delà du symbolisme. Pour Jean Cocteau, « De Ghelderode est le diamant qui ferme le collier des poètes ».



• **Marc EEMANS** (1907/1998)

Grand peintre « Le dernier des surréalistes » et grand poète. Mabire : « *Ce sera un grand contemporain des princes Bourguignons de la Toison d'or, rêvait d'un bastion thiois appelé à devenir un carrefour de l'occident continental et maritime, une des incarnations les plus fécondes du génie européen* ». Nommé dès 1926 « Le plus jeune surréaliste belge » anime dès 1930 la revue *Hermès*, était en relation avec **Wies Moens**, **René Baert**, **Joris van Severen** et **Cyriel Verschaeve**.



Prisonnier de 1944 à 1949, survit comme éditeur d'ouvrages sur les peintres flamands.

Grand admirateur de Frédéric de Hohenstaufen, il anima dès 1974 les « Cercles d'études évoliens ». Il reste toute sa vie fidèle à l'image du « pèlerin de l'absolu ».

• **Maxence VAN DER MEERSCH** (1907/1951)

Né à Roubaix fidèle toute sa vie à une terre dont Lille (Rijsel) reste l'orgueilleuse capitale. Certains voient en lui une sorte d'apôtre social ou Zola chrétien. Flamand du Nord fidèle au monde du « bas pays au bord de la mer ». Mabire précise : « *Avec une âpreté singulière et une force proprement tellurique, Van der Meersch est un des conteurs les plus enracinés de notre temps* ». Ses grands romans ***La maison dans la dune*** (1932) ; ***Maria, fille de Flandre*** (1939), ***L'empreinte du Dieu*** (1936), ***Pêcheurs d'hommes*** (1940) et ***Corps et âmes*** (1943), sont des tranches de vie dramatiques et rendant vie à cette Flandre du Nord à laquelle Van der Meersch, disparu beaucoup trop tôt est resté toujours fidèle.



Si l'on découvre un Pays à la poussière de ses talons, il est indéniable que son art et sa culture sont sans doute les meilleurs moyens de le mieux connaître. Il en est ainsi de notre plat Pays que Jean Mabire a désiré dévoiler peu à peu à travers ses *Que Lire ?* par les auteurs précités et bien d'autres qui ne figurent pas dans cette présentation.

Certes celle-ci n'est pas exhaustive, avec le souhait sincère que ce bulletin nous donne à nouveau l'occasion d'exprimer toutes nos richesses, nos facettes, parfois nos contradictions mais surtout notre identitarisme qui fait la force de notre peuple.

Roeland RAES

De Normandie,
de Flandre ou d'ailleurs...
votre abonnement à l'AAJM
est indispensable à sa survie...



Europa rond

Jean Mabire wordt nooit vergeten

Ik heb de voorbije jaren al meer geschreven over de Normandische schrijver Jean Mabire. Niet alleen omdat ik hem persoonlijk kende en herhaaldelijk ontmoette, maar vooral omdat ik hem een veelzijdig en goedgedocumenteerd auteur vind, die geestelijk helemaal thuis was in de denk- en leefwereld die ook de onze is.

Het gegeven dat er, 9 jaar na zijn overlijden een vriendenkring van hem actief is, de "Association des Amis de Jean Mabire" (Route de Breuilles 17, F17330 Bernay St.Martin), die een eigen driemaandelijkse tijdschrift verspreidt (nummer 44 verscheen in maart), bewijst dat Mabire beslist niet vergeten is.

Velen zijn van mening dat een uitgebreide biografie op haar plaats is en veel lezers zou aantrekken. Intussen verscheen een boekje dat een eerste proeve van benadering biedt; Het is een boekje van Francis Bergeron, auteur van een zestigtal werken, en militant aanwezig aan de Franse rechterzijde. Ik heb het over: "Entretien avec Jean Mabire, conteur des guerres et de la mer" en verschenen bij de Franse uitgeverij Dualpha.

Het gaat terug over een aantal gesprekken die Bergeron in 1995 met de auteur had, wat het nadeel biedt dat we niets vernemen over Mabire's laatste levensjaren, waarin hij ondanks zijn ziekte tot het laatste zeer actief bleef.

Jean Mabire werd in 1927 in Parijs geboren. Zijn vader was eerder rechts, zijn moeder links. Zijn kinderjaren was hij in de scouts-beweging actief, maar over zijn jeugd vernemen we niet veel. Vanaf 1947 studeerde hij filosofie en letteren, ging later naar de "école des métiers d'art". Vroeg ontwikkelde hij een passie voor geschiedenis en sloot zich als twintigjarige aan bij de "Communauté de jeunesse" een proeve van rechts non-conforme jongerenbeweging. Die communauté was vroeg Europees gericht en onderhield

contacten met jonge Vlamingen, waarover ik jammer genoeg erg weinig vernam. Hij verdiepte zich in schrijvers als De Montherlant, Max Augier, Giono en Malreaux en evolueerde naar een heidense levensopvatting, leerde de Bretoense beweging en de Frans-Vlamingen kennen en correspondeerde met Olier Mordrel en priester J.M.Gantois.

In 1949 stond hij aan de wieg van het blad "Viking" dat de Noordse cultuur aan de orde wilde stellen, en een hoog peil haalde.

Het blad zou verschijnen tot 1958 tot hij voor leger-

"het Franse publiek te laten evolueren van het Franse nationalisme naar het Europese socialisme" (waarbij de term "socialisme" in een positieve geest moet worden verstaan!). In 1966 werd hij hoofdredacteur van "Europe-action" van Dominique Vener, een blad dat een hoog peil haalde en dieper invloed had bij "rechtse" jongeren, zo in Frankrijk als elders.

Na 1968 werd hij aangeworven door "minute" waar hij veelgelezen stukken afleverde, maar dat hem wat al te sensationeel overkwam. Geleidelijk zag jij zijn roeping meer als schrijver.

De bibliografie van Mabire telt meer dan 100 titels, wat diepe indruk maakt: Zijn boeken gaan vooral over militaire onderwerpen (over de Waffen SS had hij een bijna encyclopedische kennis), en verder over de zee, andere historische onderwerpen, over Normandië...

Een speciale vermelding verdiend de reeks "Que Lire?". Aan de hand van de kronieken die hij wekelijks in "National-Hebdo" schreef en die telkens over één auteur handelden waarin hij belang stelde, bundelde hij honderden schrijversportretten in een boekenreeks waarvan deel 9 zopas verscheen. Dat is een echte goudmijn voor zij die zich verdiepen in auteurs die vaak onterecht "vergeten" zijn, maar ons nog iets, of veel te vertellen hebben.

Jean Mabire overleed op 29 maart 2006. Hij was een voorbeeldig man, stevig verankerd in zijn opvattingen, verdraagzaam heiden en gedreven voorstander van het "Europa der volkeren". Hij was een vriend van Voorpost, die vaak naar het zangfeest en de IJzerbedevaart kwam, en goed op de hoogte van onze Nederlandse strijd. Dit boek is een aanrader, in afwachting van meer over deze onvergetelijke figuur!!

Roeland Raes

Francis Bergeron "Entretien avec Jean Mabire" ISBN 978 2353742745
Uitg. Dualpha



dienst her-opgeroepen werd, en bij de "commandos de chasse" in Algerije diende.

Daarna ging hij als journalist bij de "Presse du Manche" in Cherbourg werken. Bij de oproer in Algerije was hij niet meer betrokken, evenmin bij de O.A.S., maar hij ging wel schrijven voor het blad "L'esprit public" dat zowat als de intellectuele stem van die O.A.S. gold (1962-1966). Zelf verwoordt hij zijn houding zo "mijn strijd was een culturele strijd voor de Noordse idee in Normandië. De Noordse en de Europese idee vielen voor mij zowat samen". In 1963 verscheen zijn eerste boek "Drieu parmi nous" over de Franse schrijver Pierre Drieu La Rochelle, wat ruime belangstelling zou wekken.

Als publicist was het vooral zijn bedoeling



La Varende entre nous

Extrait du livre de Jean Mabire
La Varende entre nous,
aux éditions Présence de La Varende, p. 80-81.

Il me faut faire une nouvelle parenthèse, mais qui nous éloignera moins de notre sujet que l'on pourrait le croire. Nous le verrons.

Car ce *La Varende entre nous*, s'il concerne d'abord les Normands, n'est étranger ni aux Bretons, ni aux Flamands. Et ils auront rudement compté dans sa vie comme dans la mienne.

Cela mérite de s'y attarder quelque peu.

Pour moi, se vouloir Normand n'a jamais été un repli frileux sur notre seule terre et notre seul peuple. Nous existons certes, à nuls autres semblables, mais il s'est toujours noué d'étranges connivences privilégiées avec nos voisins, même si nous devions parfois durement nous heurter au cours d'un millénaire et même davantage.

Le jour même de mon vingtième anniversaire, je retrouvais un ami perdu de vue depuis quelques années. Originaire du département du Nord ou peut-être du Pas-de-Calais, il se sentait et surtout se disait Flamand et flamand seulement, jeune héritier du duché de Bourgogne, des chevaliers de la Toison d'Or, des Dix-Sept Provinces des Pays-Bas et d'un Empire germanique dont les frontières s'étendaient bien plus loin vers l'Occident que celles du défunt Troisième Reich.

Avec lui, on vivait une grande vision historique et, pouvait-il sembler aux incroyants, mythique. En une époque où les communications n'étaient pas tellement rétablies et de toutes manières au-dessus de nos moyens financiers fort réduits, il réussit à emmener quelques-uns d'entre nous à Bruxelles, qu'il nommait, bien entendu, Brussel, poursuivant avec obstination une vieille querelle linguistique ; il ne pouvait être que « flamingant », ennemi juré de tout « fransquillon » qui se fut risqué en pays thiois.

Nous nous retrouvâmes dans une salle plein à craquer de jeunes de notre âge. Sur la scène, l'un d'eux jouait de l'accordéon. Et tous se mirent à chanter. Ce fut pour moi un choc fantastique que cette brutale révélation d'une communauté vivante, d'une patrie interdite dont

le ciment était culturel avant d'être politique. En un éclair, je compris que Nation et Etat peuvent ne pas coïncider. Et aussi qu'un peuple est indestructible tant qu'il existe, dans de multiples foyers, une manière de vivre qui n'est pas celle du « pays légal » pour reprendre une vieille formule maurrassienne.

Très vite, je devais découvrir que ces garçons et ces filles vivaient pleinement ce qu'il faut bien appeler leur nationalisme, non seule-

ment dans d'éventuelles luttes électorales, mais par une manière d'être qui leur appartenait en propre et qu'ils allaient, tout au long de leur existence, incarner, approfondir, répandre.

La Flandre est une réalité quotidienne de chair et de sang, ce que l'écrivain Saint-Loup nommera, un jour, superbement : « une patrie charnelle ».

D'un coup d'œil, je découvrais des frères. A commencer par mon ami Fred Rossaert, à qui je dois beaucoup de mon « éducation européenne ».

Le mouvement flamand, en quelques

heures, m'apparut tout simplement exemplaire.

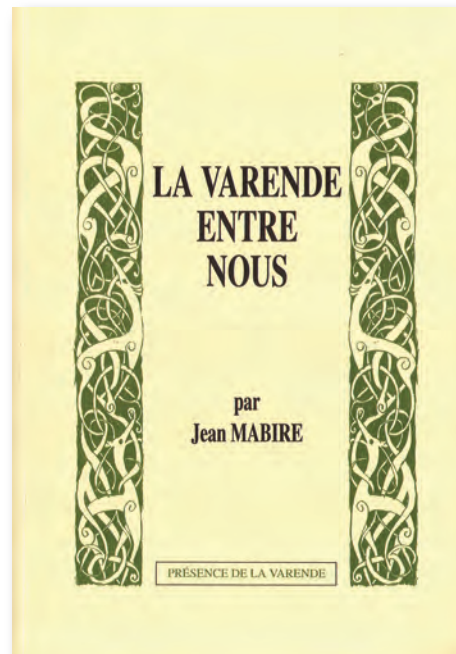
Mais Jean de La Varende dans tout cela ?

Ce fut mon vieil ami, l'abbé Jean-Marie Gantois, qui devait découvrir le lien qui unissait, chez lui, les léopards d'or, les hermines et le lion de sable.

Jean de La Varende lui avait, en effet, écrit avant la guerre, au temps où l'entrepreneur ecclésiastique dirigeait le « Vlaamsch Verbond van Frankrijk » et les revues *Le Lion de Flandre* et *De Torrewachter* :

Ma grand-mère était flamande. J'ai gardé en moi, un sentiment profond pour les Flandres, dont le vocable détermine en moi, une ampleur d'une richesse et d'une vastitude somptueuses. Je n'ai rien connu de cette grand-mère... Je lui ai cependant beaucoup de reconnaissance, persuadé que ce que j'ai de meilleur, lui appartient. Les rudes marins et soldats que furent les miens, se sont affinés par le mélange flamand.

Telle est le « confession » que l'on peut lire dans la brochure *L'amitié Flandre-Normandie*, publiée à l'automne 1950 par la revue Viking et signée Joris-Max Gheerland, un des nombreux pseudonymes de l'abbé Gantois.





Marche pour Jean Mabire du 24 mai 2015:

Entre pierre et eau

Bayeux (sa tapisserie, sa cathédrale) et les plages du Débarquement; c'est bien souvent à cela que se résume le Bessin pour le touriste lambda. Intéressant, certes, mais un peu court...

C'est donc ailleurs, dans la partie orientale du Bessin et plus précisément devant le château de Creully ¹, que se regroupaient ce dimanche 24 mai les participants à notre 9^e journée d'hommage à Jean Mabire ².

Creully, fief d'Hamon le Dentu et ses descendants, les puissants barons qui contrôlaient au XII^e siècle tout le Bessin, de l'Orne à la Vire. Quant à notre thématique du jour, après deux années où il avait été beaucoup question de batailles (navales ou terrestres), c'est autour de quelque chose de moins martial que nous nous retrouvons ce jour-là. C'est en effet aux bâtisseurs dans la Normandie ducale (période sur laquelle Maït' Jean a abondamment écrit) que nous allons nous intéresser. Aux XI^e et XII^e siècles, ducs et barons vont en effet littéralement couvrir la Normandie (puis l'Angleterre) d'édifices religieux et militaires qui seront autant de manifestes de leur foi et d'affirmations de leur puissance. Le Bessin a conservé jusqu'à nos jours nombre de beaux spécimens de cette architecture toute en sobriété, voire dépouillement, où seule semble compter la pureté des lignes.

Evocant cette éclosion architecturale dans le monde normand à cette époque, Jean Mabire parle même, dans son *Histoire de la Normandie*, de « *tout un peuple saisi de la rage de bâtir* » et rappelle que, jusqu'au début du XIX^e siècle, ce que l'on appelle aujourd'hui « art

roman » était tout simplement appelé... « art normand ».

Il aura bien contribué à perpétuer le souvenir de cette époque glorieuse où le duché était non seulement un modèle d'organisation politique mais aussi un centre de rayonnement culturel.

Et au milieu coulent des rivières

Véritable point de départ de notre marche elle-même, la commune de Fontaine-Henry abrite un château qui méritait que l'on s'y arrêtât quelques instants. En effet, comme souvent, à l'emplacement de l'actuelle bâtisse Renaissance existait à l'époque ducale une forteresse sur l'éperon rocheux dominant la rivière. Après la guerre de Cent ans, la propriété passa aux mains de la famille d'Harcourt dont le blason, familier aux lecteurs de Jean Mabire ³, figure toujours en bonne place au-dessus de la grande cheminée.

Quelques difficultés d'orientation inhabituelles, acceptées avec philosophie par les participants, allongèrent un peu le trajet du matin. Ce sont là les aléas de la randonnée, qui donnent une saveur supplémentaire à la pause de midi.

A Colombiers, nous fûmes rejoints par deux amis supplémentaires, dont notre président Benoît Decelle. L'endroit était si charmant sous le soleil, en bordure de la Seulles, que le pique-nique prévu ailleurs s'improvisa finalement sur l'ancien lavoir, entre un joli pont de pierre et





l'église (classée) du X^e. Les casse-croûtes sortirent des sacs, quelques notes de guitare sonnèrent et l'on entonna un chant. Quelques-uns ne résistèrent pas à la tentation et c'est les pieds dans l'onde fraîche qu'ils savourèrent leur repas. Il y a pire comme cantine...

La présence sur le territoire de la commune d'un tumulus exhumé par **Arcisse de Caumont** invite à se souvenir de ce grand historien et archéologue natif du Bessin ⁴, auquel Jean Mabire consacra une notice élogieuse dans son ***Que lire ?*** n° 8, qualifiant le personnage d'« *inlassable défenseur du patrimoine et donc de l'identité* ». C'eût été une bien belle épitaphe.

Le parcours en huit nous offrit le plaisir de traverser deux fois le charmant village d'Amblie, à cheval sur son cours d'eau et où l'on distingue ici et là, au fond d'un jardin, l'entrée d'une ancienne carrière de pierre calcaire noyée dans la végétation. L'ombre des bâtisseurs n'est jamais loin ici... Un peu plus tard, on longea d'ailleurs les carrières d'Orival, déjà en service à l'époque ducal (et dont la partie la plus ancienne est aujourd'hui reconvertie en réserve naturelle où s'épanouissent faune et flore locales).

La petite église dans la prairie

Entre les communes de Thaon et Fontaine-Henry s'étend une zone boisée que traverse la vallée de la Mue. Une brèche dans le tunnel de verdure qui plonge vers celle-ci offre soudain au promeneur une vue aussi belle qu'inattendue : celle de la vieille église de Thaon, qui dresse fièrement son clocher XI^e, seule au milieu d'un champ ceint par les bois. Cet édifice est considéré comme l'une des églises romanes les plus authentiques du secteur (avec Saint-Nicolas, à Caen).

Il y a quelque chose d'assez émouvant en ce lieu dédié au culte de façon continue depuis



l'Antiquité jusqu'au XIX^e et aujourd'hui quasiment déserté ⁵. Pour peu que l'on tourne le dos à l'unique habitation voisine, il ne subsiste plus aucun repère et l'endroit semble comme suspendu hors du temps, laissant une assez curieuse impression.

Baigné par un soleil généreux, le site constituait un cadre parfaitement adéquat pour notre cérémonie. C'est derrière l'église, dans un méandre de la rivière et à l'ombre d'un hêtre majestueux, que fut déclamée la prose de Maît' Jean, avant le dépôt (ou plutôt la suspension un peu acrobatique !) d'une couronne en forme de roue solaire.

Au terme des ultimes kilomètres, c'est encore au bord de l'eau chantante de la Mue que se conclut cette belle journée, avec cidre, brioches et chansons.

La prochaine fois que vous irez dans le Calvados, délaissez les sentiers battus et laissez-vous entraîner sur les chemins creux par le cours d'une petite rivière qui serpente dans la campagne du Bessin ⁶.

Erik LEMARCHEUR

• Photos d'illustrations de Laurent T.

Notes

1. Signalons, pour l'anecdote, qu'au pied du château se trouve un monument rendant hommage aux combattants britanniques du *Royal Dragoon Guards*, qui eurent à affronter non loin de là, en juin 1944, ces redoutables « jeunes fauves du Führer » auxquels Jean Mabire a consacré un ouvrage bien connu.
2. Après deux années plutôt satisfaisantes en termes de mobilisation, l'effectif était malheureusement en baisse cette année. Des raisons conjoncturelles et une communication sans doute perfectible n'expliquent pas tout.
3. En société, le lecteur de Jean Mabire se reconnaît à ce qu'il est le seul à ne pas penser obligatoirement à Christian Clavier s'il entend parler de « *Messire Godefroy* » !
4. Fondateur de la Société des Antiquaires de Normandie, que certains considèrent comme le véritable précurseur de l'archéologie en France et spécialiste de l'architecture religieuse et militaire.
5. Des fouilles archéologiques ont été menées sur place, dont on trouvera le détail sur le site internet de l'Association des Amis de la vieille église de Thaon (vieilleeglisedethaon.free.fr)
6. Si l'on ne connaît pas le secteur, l'ouvrage collectif *En chemin avec Guillaume le Conquérant* (M. Hourquet, G. Pivard et J.F. Sehier, éd. Ouest-France, 2003) pourra constituer un vade-mecum fort convenable pour cette promenade (et quelques autres).



Assemblée Générale des Amis de Jean Mabire

Notre assemblée annuelle se tiendra le **dimanche 27 septembre 2015** dans le Vexin Français, précisément au **Foyer Rural de Nucourt** (Val d'Oise), à droite de l'entrée de la Mairie.

Le lieu a été choisi pour sa proximité avec la petite commune de Marquemont (16 km), lieu emblématique du tout premier solstice d'été qui se tint après-guerre, en 1948, organisé par la Communauté de Jeunesse.



Nous vous donnons donc rendez-vous à partir de 11 heures

Le programme de la journée :

- **11 h 00 – 12 h 00** : Accueil des adhérents – AG de l'AAJM
- **12 h 00 – 13 h 30** : Stands – échanges – repas tiré du sac
(à noter qu'il sera possible de réchauffer des plats sur place).
- **13 h 30 – 15 h 30** : Causeries

Nous aurons l'honneur d'accueillir et d'écouter :
Pierre VIAL, Francis BERGERON et Philippe RANDA



- **15 h 30 – 16 h 00** : Goûter normand offert par l'AAJM
- **16 h 15** : mouvement vers l'église de Marquemont
- **16 h 30** : Cérémonie hommage à Jean Mabire
- **17 heures** : Dispersion
(au plus tard 17 h 30 si nous prenons du retard avant)

Nous rappelons que la participation à l'Assemblée Générale implique nécessairement d'être à jour de cotisation pour 2015.

Nous vous sommes particulièrement reconnaissants pour votre fidélité et vous attendons nombreux à Nucourt.

Le Président, Benoît Decelle
Le Secrétaire, Fabrice Lesade
La Trésorière, Elisa Van Wynsberghe

Pour suivre l'actualité de l'AAJM : www.jean-mabire.com
Pour nous contacter : contact@jean-mabire.com


45e Journées Chouannes



CHIRÉ

DIFFUSION DE LA PENSÉE FRANÇAISE

Nous informons nos adhérents que l'AAJM tiendra son stand à l'occasion des 45e Journées Chouannes les **samedi 5 et dimanche 6 septembre 2015** à La Caillauderie à Chiré-en-Montreuil (86).



« Nous ne changerons pas le monde, il ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est pas nous qui allons changer le monde, mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*

12e Haute Ecole Populaire – août 1997
St Bonnet-le-Courreau en Forez

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
15, route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin

contact@jean-mabire.com
<http://www.jean-mabire.com>

Conception : Les Editions d'Héligoland TM 2011
www.editions-heligoland.fr
BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)